

georges arnold

Tribulations

d'un

incorrigible



regard sur les années
1940 à 1945

Préface

En rédigeant ses souvenirs en 2007, l'auteur avait l'intention d'éditer un nombre restreint d'exemplaires destiné à ses proches.

Ayant reçu et lu un exemplaire et vu l'intérêt d'autres amis au sein du nouveau comité de l'Amicale des Enrôlés de Force, Victimes du Nazisme, section d'Echternach, dont j'ai eu le privilège d'être nommé en 2008 comme président, j'ai proposé à mon ami Georges, de faire publier une série plus étendue du livre.

Grâce au concours de la ville d'Echternach, l'édition de ce livre, contribuera ainsi à sauvegarder la mémoire de cette génération particulièrement mise à contribution par les Nazis.

Gérard Wohl

Octobre 2009

**TRIBULATIONS
D' UN INCORRIGIBLE**

REGARD SUR LES ANNÉES 1940 à 1945

Qu'il me soit permis de dédier ce récit à la mémoire de tous les compagnons d'infortune qui n'ont pas eu comme moi la chance de s'en tirer indemne et d'être encore debout aujourd'hui.

Je ne saurais bien sûr pas manquer d'y joindre les centaines de milliers de jeunes combattants, en grande partie Américains, mais également Anglais, Canadiens, Français, Russes et les nombreux volontaires d'autres pays. Puisse le souvenir de leurs sacrifices rester longtemps vivant, sacrifices sans lesquels il n'y aurait jamais eu de libération de la dictature nazie. On n'ose pas imaginer quelle direction auraient pu prendre notre société et notre civilisation sans le courage et l'abnégation de ces jeunes !

Que nos maîtres à penser contemporains veuillent bien se poser la question de temps en temps!

Georges Arnold

SOMMAIRE

- I*** ***Avant-propos***
Curriculum vitae
Un certain état d'esprit
- II*** ***Etudes de médecine***
Würzburg
Giessen
Tübingen
- III*** ***Enrôlé de force dans la Marine
de Guerre***
Barackenlager Himmelreich
- IV*** ***Tripperburg à l' Hôpital de Pillau***
- V*** ***Hôpital de Reval***
Sur le versant descendant de la vague
Bombardement de Reval
Enseveli et rescapé
- VI*** ***Hôpital de Kohila***
- VII*** ***Congé de mariage***

- VIII** *Camp de permissionnaires
près de Riga*
- IX** *Retour à Kohila*
- X** *Évacuation de Reval*
Première tentative de désertion
- XI** *Deuxième tentative de désertion*
Fracture de la cheville
- XII** *Hôpital d' Eckernförde*
- XIII** *Condamnation à mort*
- XIV** *Fuite vers Heilsberg*
Retrouvailles avec Lou
- XV** *Périple à travers l'Allemagne*
Passage à Tübingen et Alt- Breisach
- XVI** *Trois traversées du Rhin*
- XVII** *Une nuit à Wölgantzen*
- XVIII** *Désertion définitive*
Caché à Colmar

- XIX Libération de Colmar*
- XX Sur le chemin du retour*
Passage à Strasbourg chez Fernand
- XXI Arrestation et interrogatoire*
par le C.I.C.
- XXII Départ vers Luxembourg*
- XXIII Retrouvailles en famille*
- XXIV Interrogatoire de rapatrié*
- XXV Reprise des études*
- XXVI Médecin généraliste*
au Luxembourg
- XXVII Lieux des étapes parcourues*

On peut se demander ce qui m'a pris pour que je me mette, en 2007, à raconter des choses qui se sont passées entre 1940 et 1945, il y a plus ou moins 65 ans, alors que tant de documentaires, analyses et récits souvent extrêmement détaillés, intéressants et captivants ont été publiés à ce sujet par des gens très compétents.

Comme bien d'autres, j'ai longtemps essayé de refouler le souvenir de ces années souvent difficiles, mais parfois aussi marquées d'événements drôles et rocambolesques. Sans doute s'agissait-il pour moi en première ligne de ne pas trop me gêner le plaisir d'un nouveau départ dans la vie par le souvenir toujours ravivé d'un passé plutôt mal vécu.

Mais, ayant eu la chance de m'en sortir en bonne santé et sans dégât majeur, en dépit de nombreuses mésaventures et situations ayant pu paraître inextricables, je me suis surtout considéré comme un privilégié par rapport à tant de jeunes et de moins jeunes qui n'ont pas eu la chance de survivre à l'enfer nazi ou en sont revenus gravement handicapés.

Je n'ai pas vécu l'enfer inimaginable de ces nombreux malheureux forçats d'une guerre sans merci qui, au front, ont dû se traîner dans la boue

et la neige des tranchées, coincés entre les cadavres et les blessés gémissant de douleur et trempés de sang.

Je n'ai pas non plus vécu, n'en serait-ce qu'une petite part, les souffrances de ces innombrables incarcérés des camps de concentration torturés et massacrés par les hordes nazies.

Après la lecture d'un certain nombre d'ouvrages consacrés à ces années de domination nazie au Luxembourg et aux déportations dans les camps de la mort, dont en particulier le livre de Madeleine Weis « *Aus einem anderen Leben* », je me suis rendu compte qu'il était presque indécent de relater des événements et des situations qui pourraient laisser penser que j'en eusse souffert d'une façon quelque peu semblable aux destins gâchés de ces millions de victimes. Je me dois de rappeler en particulier l'exécution sauvage par les criminels SS de quatre-vingt-onze enrôlés de force réfractaires luxembourgeois à Sonnenburg en une seule nuit, sans oublier les milliers d'autres qui ne sont jamais revenus. Je ne passerai pas non plus sous silence les conditions de vie atroces des centaines d'enrôlés de force du camp de prisonniers russe de Tambow.

Cependant, il m'est arrivé au cours des années de raconter l'un ou l'autre des épisodes plus ou moins aventureux des années de guerre et surtout de ma période d'incorporation dans l'armée

allemande (obligatoire pour tous les Luxembourgeois nés entre 1920 et 1927). J'ai parfois été sollicité de coucher sur papier certains de mes souvenirs personnels afin de ne pas laisser tomber dans l'oubli des moments vécus dans des conditions qu'on souhaiterait révolues à tout jamais pour nos jeunes générations.

Finalement je me suis tout de même laissé convaincre d'y aller à la suite du désir exprimé par un certain nombre d'amis et notamment par mes deux filles Christiane et Martine et mon épouse Many. Je pense par ailleurs permettre ainsi à mon Parisien de petit-fils, âgé de vingt-deux ans, de connaître quelques phases du passé lointain de son grand-père, passé dont celui-ci ne lui aura jamais parlé (encore que je ne sois pas sûr qu'un jeune Parisien d'aujourd'hui puisse trouver de l'intérêt à évoquer ou à lire les histoires démodées des années quarante).

J'ai donc décidé de me mettre à l'ouvrage. Il paraît qu'il est important, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, de ne plus trop attendre.

Je me propose de faire imprimer une série limitée d'exemplaires destinés aux membres de ma famille et aux quelques amis qui auront bien voulu s'y intéresser. J'espère pouvoir ainsi contribuer dans une certaine mesure à sauvegarder la mémoire d'une génération de jeunes et de moins jeunes qui, à côté de moments de bonheur et de joie, se

voyaient parfois confrontés à des situations dramatiques paraissant sans issue et où il fallait simplement essayer de s'en sortir indemne et la tête haute. D'autant plus qu'à chaque aventure surmontée on se sentait « grouss, staark a Lëtzebuerger » (grand, fort et Luxembourgeois).

J'aurai ainsi l'occasion de raconter des événements et des scènes ayant un côté parfois amusant et divertissant. Il en restera d'autres dont le souvenir, soixante-cinq ans plus tard, reste amer et n'a toujours rien de réjouissant, bien qu'avec le temps l'aversion envers une certaine nation voisine et les ressentiments à son égard aient fini par s'émousser. Je dois avouer que j'ai mis cinquante ans pour y arriver.

Dans le temps, on ne se privait pas de clamer qu'il pouvait y avoir entre trois et quatre cent mille Allemands honorables, chaque Luxembourgeois devant au moins en connaître un. Je pense qu'entretiens la grande majorité de notre population et même celle de ma génération a fini par admettre que seule une minorité peu représentative de nos voisins ne mérite pas ce qualificatif, tout en étant prêt à réviser son opinion le cas échéant.

J'essayerai de fournir un témoignage aussi véridique et dépassionné que possible (pas toujours facile) en me permettant de souligner le cas échéant le caractère anecdotique ou tragicomique

du moment, sans ajouts romanesques ou imaginaires. Aussi je me limiterai aux éléments dont la mémoire m'est restée fidèle ou que j'aurai pu voir confirmés ou précisés par d'autres témoignages.

CURRICULUM VITAE

Je voudrais d'abord présenter un bref curriculum concernant ma personne :

Né en 1920. Domicilié à Luxembourg jusqu'en 1946. Père et grand-père paternel français. Mère luxembourgeoise. Une sœur Renée et un frère Lou.

École primaire, Lycée (Athénée), Cours Supérieurs à Luxembourg.

1940-1943 : Etudes de médecine aux Universités de Würzburg, Giessen et Tübingen.

1943-1944 : Enrôlé de force dans l'armée allemande.

1944 : Mariage avec Many Leurs.

1945-1946 : Dernières années d'études à l'université de Bruxelles. Doctorats en médecine, en accouchements et en chirurgie.

1946 : Stage prolongé à la Maternité de Luxembourg.

fin 1946 : Responsable pendant trois mois de la Maternité Privée d'Ettelbruck.

janvier 1947 : Ouverture d'un cabinet de médecine générale à Larochette

1959 : Cabinet de médecine générale à Echternach
Père de deux filles, Christiane et Martine. Grand-père d'un petit-fils, Halfdan

UN CERTAIN ÉTAT D'ESPRIT

Mon père étant, comme mon grand-père, de nationalité française, j'ai eu une éducation dans le plus grand respect des valeurs incarnées par la Grande Nation, ma jeunesse étant marquée par une admiration inconditionnelle de la culture et de l'esprit français.

C'était le temps d'avant-guerre où dans mon esprit et dans mes rêves de jeunesse l'honneur et l'honnêteté intellectuelle avaient encore une signification réelle ; où le courage civique était honoré ; où les donneurs de leçons de la rue et des médias ne dictaient pas la loi aux représentants du peuple ; où la corruption était encore considérée comme un délit ; où le fond de commerce de la presse et de la radio ne reposait pas sur le dénigrement systématique des institutions et des dirigeants ; où les commentateurs de la presse osaient souligner l'aspect positif des mesures envisagées par les dirigeants ; où la critique n'excluait pas le respect ; où la gesticulation médiatique ne se substituait pas au dialogue ; où le

délinquant n'avait pas droit à plus de respect que la victime ; où la lâcheté politique n'était pas érigée en vertu ; où l'honneur d'une nation ne se troquait pas contre une liasse d'écus ou une commande d'avions de combat ; où la politique ne se réduisait pas à une surenchère de palabres et de déclarations ; où la vérité diplomatique n'était pas le contraire de la vérité tout court ; où les bonnes relations internationales n'étaient pas compatibles avec les coups bas diplomatiques et où la gauche caviar bien nantie, jouissant de tous les avantages et privilèges de la bourgeoisie, ne philosophait pas au nom et à la place des prolétaires.

Je ne suis pas sûr que ces remarques et réminiscences d'un autre âge n'aillent pas faire grincer des dents et crier au scandale certains de nos maîtres à penser contemporains.

Dois-je insister sur le fait que j'éprouvais parallèlement quelque mépris voire dégoût à l'encontre de tout ce qui s'était passé à l'est de nos frontières depuis la Grande Guerre et surtout depuis l'avènement du régime nazi ?

Dire l'état d'esprit dans lequel je me suis trouvé au moment d'entamer mes études universitaires en automne 1940, études qui devaient obligatoirement être effectuées en Allemagne! Les mésaventures étaient programmées d'avance.

II **ETUDES DE MEDECINE**

Avant d'en arriver à mon histoire « militaire » proprement dite, je me permettrai de glisser dans mon récit quelques épisodes vécus en tant qu'étudiant parmi une population dont on avait beaucoup de raisons de se tenir à l'écart. Si, au cours de ces années, je n'ai pas eu de problèmes vraiment majeurs, je m'en suis cependant créé quelques uns plus ou moins graves par provocation délibérée. J'en mentionnerai l'un ou l'autre dans la suite.

Le 10 mai 1940 l'armée allemande avait déferlé sur notre pays.

En cette année, je suivais les « Cours Supérieurs » à Luxembourg, études considérées comme pré-universitaires par rapport aux études de médecine proprement dites.

En automne 1940, il fallait partir à l'université. Obligation de choisir une université allemande. Je me suis décidé pour Würzburg.

Würzburg

Lors de mon premier semestre là-bas, avec mes amis Jean Oster et Raymond Rabinger, tous les deux étudiants en médecine, nous nous sommes plu à faire preuve d'un esprit occidental, donc très peu apprécié par les autorités et les organisations d'étudiants du Grand Reich.

Le fait de nous promener en knickerbockers (pantalon de golf à l'anglaise), chapeau melon, parapluie roulé, barbe et moustache, ne pouvait que choquer gravement les concitoyens.

L'événement qui finit par faire déborder le vase devait survenir inévitablement : lors d'une des séances d'escrime organisées par la société d'étudiants dite *Kameradschaft*, dans laquelle nous étions obligatoirement inscrits, Jean Oster, normalement très calme, fut un jour poussé à bout par les propos et gesticulations du maître d'armes, lequel, étant champion du Wurtemberg, jugeait en-dessous de son honneur de porter un casque vis-à-vis des novices que nous étions. Il se faisait un malin plaisir de nous ridiculiser avec son fleuret. Oubliant alors toute technique codifiée et traditionnelle telle qu'elle était enseignée, Jean finit par asséner un coup de fleuret sur la tête du moniteur de façon à lui enlever un lambeau de peau de plusieurs centimètres carrés de son scalp.

Enquête... avertissements... menaces... Finalement nous fûmes dispensés de nous lever tôt pour aller aux séances d'escrime de six heures du matin, sanction qui n'était pas de nature à affecter notre moral.

Quelques jours plus tard, une bande d'étudiants du Cercle des Escrimeurs nous firent sortir de notre réserve. Ils avaient décidé de nous raser les barbes dans le local où nous avions

coutume de nous rencontrer. Après une courte échauffourée, l'affaire tourna à notre avantage, non sans bleus de part et d'autre. Elle ne fut cependant pas enterrée par nos copains allemands, dont certains ne cachaient plus leur haine à notre égard.

Ce qui devait arriver arriva. L'événement qui allait définitivement clôturer nos relations avec la *Studentenführung* (organisation estudiantine du secteur) et nous faire renvoyer de Würzburg, se produisit quelque temps plus tard à l'occasion d'une soirée organisée expressément pour les « *Auslandsdeutsche* », c'est-à-dire les étudiants provenant des régions annexées.

Cette soirée était organisée dans l'intention de renforcer les « liens d'amitié » avec les Allemands, alors qu'il était évident que ceux-ci ne nous portaient pas dans leurs cœurs.

Au cours de la soirée, après quelques gestes provocateurs de part et d'autre, plusieurs individus excités se plantèrent devant nous et nous présentèrent leur carte de visite, signifiant par là une provocation en duel. Ils nous invitèrent à les suivre au dehors.

A la sortie du bâtiment, postés contre la balustrade de l'escalier monumental, un groupe de plusieurs gars apparemment sans humour tenaient sous leurs bras des boîtes semblables à des boîtes de violon allongées qui, en fait, contenaient des épées de duel.

Oubliant encore une fois le code d'honneur et les règles strictes du duel et au lieu de présenter à notre tour, avec la même attitude distinguée, notre carte de visite, nous comprîmes que, si ce n'était pas par la force de l'épée, nous avions toujours la possibilité de nous servir de nos poings, au risque de faire basculer quelques boîtes de violon et leurs détenteurs vers le bas de l'escalier.

Ce qui nous permit ensuite de faire de grandes enjambées jusqu'au dehors du parc qui entourait le bâtiment.

Il faut dire que le duel était officiellement interdit depuis quelques années, mais qu'en réalité, certains cercles estudiantins fanatiques et traditionalistes considéraient toujours un « *Schmiss* » (balafre) comme une preuve ostensible de courage, quitte à le faire réaliser par un médecin ou même un coiffeur. La pratique du duel était d'ailleurs rarement sanctionnée, tant que celui-ci n'avait pas porté atteinte à la vie des participants.

La suite des événements ne tarda point à venir. En effet, quelque temps plus tard, ensemble avec d'autres étudiants luxembourgeois, nous fûmes définitivement exclus et renvoyés de l'Université de Würzburg.

Le destin cependant parut plus clément envers nous en ce sens que nous étions de futurs médecins, au moment où l'Allemagne en manquait gravement, un grand nombre d'entre eux se

trouvant au front. Aussi avons-nous été inscrits tous les trois à l'Université de Giessen par décision d'en haut, alors que d'autres étudiants luxembourgeois n'eurent pas cette chance et se retrouvèrent soit en prison soit en déportation.

Giessen

Une fois à Giessen, nous apprîmes que la région de Hesse était l'un des fiefs les plus fanatiques du régime et que ses habitants étaient connus pour y être particulièrement attachés. Quant à nous, on essayait de se tenir tant bien que mal à l'écart avec un minimum de contact avec la population.

Comme nous ne nous permettions aucun divertissement digne de ce nom, il ne nous restait plus qu'à nous occuper de nos études agrémentées de quelques cours du soir de dessin et de peinture, ce que je n'ai jamais eu à regretter.



Autoportrait 1942
Cours du soir à Giessen

Entretemps, on nous fit passer, comme à d'autres Luxembourgeois, un stage de formation et d'endoctrinement nazi dans le château malfamé de Stahleck, stage qui ne devait pas porter grand fruit par la suite.

Qu'il me soit permis de revenir en particulier sur un des nombreux faits déprimants qui ont marqué mes études à Giessen.

Dans la vie de tout futur médecin, il arrive le jour impressionnant et parfois redouté de la

première présence sur la table de dissection d'un cadavre humain préalablement conservé dans le formol. Il s'agit en général du corps d'une personne âgée, amaigrie, décédée dans un asile et dont personne ne revendique ni la parenté ni la sépulture.

Ce qui nous frappait à Giessen, c'était la série d'hommes très jeunes dont les têtes et les corps se trouvaient séparés. Il s'agissait de toute évidence de jeunes décapités dont on nous assurait qu'ils avaient tous été de grands criminels. En Allemagne cependant, on savait bien ce que ce terme pouvait signifier, étant donné qu'il était appliqué à tout adversaire du régime.

Après la guerre, j'eus l'occasion de visiter au Cercle Municipal de Luxembourg une exposition consacrée aux crimes nazis, qui ne laissait plus subsister le moindre doute quant à l'origine des cadavres dans les salles d'anatomie.

En effet, j'y vis entre autres une lettre signée par le doyen de la Faculté de Médecine passant une commande pour la « livraison », à une date déterminée, d'un certain nombre de cadavres pour ses cours d'anatomie. La livraison fut effectuée après décapitation par le sabre du nombre requis de prisonniers en provenance des camps nazis.

Il paraît que le bourreau portait toujours des gants blancs au moment de l'exécution.

Je ne voudrais pas, en guise de transition, passer sous silence un événement qui, sans comparaison avec le précédent, eut lieu à Giessen et qui aurait pu avoir des conséquences graves, mais qui finalement n'a pas eu de suite.

Au restaurant où nous avions l'habitude d'aller dîner, le propriétaire, un personnage distingué qui arborait fièrement l'insigne du Parti Nazi à sa boutonnière, avait coutume de longer les tables pour saluer ses clients en leur souhaitant « *Mahlzeit* ». Il se faisait un plaisir de venir nous saluer également et de s'asseoir à notre table pour nous dire quelques mots, sachant que nous venions de Luxembourg où il avait travaillé dans sa jeunesse. Le hic de l'affaire, c'est que son salut se faisait sous forme du salut hitlérien, la main droite étant brusquement levée vers le ciel.

Un jour, dans mon insouciance, je ne pus me retenir pour lui demander poliment pourquoi il se fatiguait à attraper les mouches à travers la salle, alors qu'on pouvait, pour quelques *Pfennige*, acheter dans le commerce des attrape-mouches très efficaces.

Hurlant de colère « *Iiiiiich Mucke fangen !* » (moi, attraper des mouches !), offensé jusqu'au plus profond de son âme, il nous tourna le dos et partit en fureur.

Je me disais : on est cuit. Il fallait s'attendre au pire, c'est-à-dire à une dénonciation auprès de la Gestapo, avec tout le reste.

Comme, après quelques jours, rien ne s'était passé et après avoir longuement réfléchi, nous sommes retournés, non sans culot, au lieu de notre méfait.

Le Bon Dieu seul doit savoir ce qui s'était passé dans la tête de notre ami, mais, doux comme un agneau, il vint s'asseoir à notre table sans nous saluer, mais également sans faire la moindre allusion à ma remarque.

Je pense qu'il serait méchant d'imaginer qu'il voulait déjà assurer ses arrières pour l'après-guerre.

Tübingen

Lorsque, quelques mois plus tard, l'Université de Tübingen ouvrit de nouveau ses portes aux étudiants luxembourgeois de Giessen, je décidai d'en profiter et d'y continuer mes études, étant donné qu'elle était particulièrement appréciée par le corps médical et que sa renommée était très bonne. Mais, *last but not least*, pour me retrouver au milieu d'une population souabe réputée pour sa mentalité plutôt anti-prussienne.

A la fin de mon huitième semestre d'études, j'eus la satisfaction de pouvoir préparer mon doctorat en médecine, sous l'autorité des

professeurs Bennhold et Borgard qui m'avaient proposé le thème « *Die Vehikelfunktion der Eiweisskörper* » (le rôle de transport des protéines), sujet vaste et à peine étudié en ces temps, mais qui plus tard a pris une importance capitale dans la recherche médicale mondiale.



Prof. Borgard



Prof. Bennhold

Malheureusement le destin en avait décidé autrement. Je reçus ma convocation pour le service militaire de la Wehrmacht, service introduit entre-temps à Luxembourg pour tous les hommes nés entre 1920 et 1925, plus tard jusqu'à 1927.

Une lettre du professeur Bennhold du 7.8.1943. déclarant que la réalisation des travaux de mon doctorat était importante, ne suffit pas

pour me libérer pendant quelque temps encore du service militaire.

**Medizinische Universitäts-Klinik
und Poliklinik**

Direktor: Prof. Dr. H. Bennhold

Telefonnummer 2847/2848 / Postfachkonto Nr. 6541 Stuttgart
Strobenstr. Nr. 1651 bei der Kreisparafarm Tübingen
Öffentliche Sprechstunde in der Poliklinik täglich von 9-12 Uhr

Tübingen, 7.8.43

Bescheinigung
zur Vorlage bei dem zuständigen

Wehrbezirkskommando.

Herr cand.med. Georg Arnold wird hiermit bescheinigt
dass er an der hiesigen Universität studiert hat und dass
ihm von mir eine wichtige Doktorarbeit übergeben wurde.

(Prof. Dr. Bennhold) Direktor

**Medizinische Universitäts-Klinik
und Poliklinik**

Direktor: Prof. Dr. H. Bennhold

Telefonnummer 2847/2848 / Postfachkonto Nr. 6541 Stuttgart
Strobenstr. Nr. 1651 bei der Kreisparafarm Tübingen
Öffentliche Sprechstunde in der Poliklinik täglich von 9-12 Uhr

Tübingen, 25.9.43.

Feldpost.

An den
Matrosen H. Arnold,
4./5. E.M.A.A.
Seestadt Pillau.

Sehr geehrter Herr Kollege Arnold!

Wegen Ihrer Doktorarbeit machen Sie sich keine großen Sorgen; ich habe Ihnen zunächst noch das Thema auf; möchte Sie nur bitten, mir Nachricht zu geben, sobald Sie sicher wissen, wie Ihre Verwendung in den nächsten Monaten sein wird.

Alles Gute weiter! Mit besten Grüßen und Heil
Hitler!

Ihr

C'est ainsi que je faisais partie des 200 Luxembourgeois, Alsaciens et Lorrains enrôlés de force dans la Marine de Guerre allemande.

III ENROLE DE FORCE DANS LA MARINE ALLEMANDE BARACKENLAGER HIMMELREICH

Je me retrouvais donc le 29 août 1943 à Pillau, port de guerre en Prusse Orientale, dans un camp d'entraînement formé de baraques au milieu des dunes, appelé officiellement et cyniquement « *Barackenlager Himmelreich* » (baraquement du royaume céleste).

Entretemps, Jean Oster avait déjà été enrôlé dans la Wehrmacht. Parti au front russe, il n'est jamais revenu. Personne n'a plus jamais eu de ses nouvelles.

Quant à Raymond Rabinger, né en 1919, il avait échappé à l'enrôlement. Après ses études, il s'est installé comme médecin généraliste à Luxembourg. Quelques années plus tard, il est décédé, en pleine activité, d'un infarctus du myocarde.

A Pillau je me suis retrouvé avec quelques amis et connaissances de Luxembourg, notamment André Schwall d'Esch-sur-Alzette, également étudiant en médecine et futur médecin spécialiste

en médecine interne, avec lequel j'ai eu le privilège de partager bonheurs et malheurs pendant des mois, obligés tous les deux de porter cet uniforme haï de la Marine de Guerre allemande.

De ce dernier nous en avons d'ailleurs deux, un en bleu, celui du marin normal avec cravate et béret, et un autre en vert gris, celui du fantassin de la Marine pour les opérations de commando et autres activités sur terre.

Compte tenu de notre aversion à l'égard des maîtres autoproclamés du monde qui avaient autoritairement décidé de nous mettre au pas dans le double sens du mot, nous nous sommes tant bien que mal consolés en essayant constamment de nous remonter mutuellement le moral.

André était le type même du jeune homme bien élevé, très cultivé, discret, sensible, plutôt calme et peu bagarreur, qui ressentait doublement le comportement provocateur et malsain de nos sous-officiers mesquins et pervers, lesquels se faisaient un plaisir de nous démontrer à chaque moment la supériorité de la race germanique.

Quant à moi, comme je n'arrivais pas toujours à très bien contrôler mes propos et gestes, je ne me rendais pas la vie facile. C'est ce qui m'a valu, entre autres, de passer régulièrement la soirée à faire des heures supplémentaires, soit en nettoyant les latrines, soit en épluchant des montagnes de pommes de terre, le tout

évidemment dans le but de subir une formation parfaite de matelot allemand.

A propos de latrines, il est vrai que j'avais trouvé un copain et compagnon d'infortune en la personne d'un jeune prêtre-ouvrier lorrain appelé André Ferry, le plus petit de la compagnie, qui était souvent de corvée avec moi.

C'était un type admirable, très intelligent, courageux, plutôt coquin, malicieux et un brin provocateur, bref brillant et très sympathique.

On comprendra pourquoi il devait lui aussi se joindre aux exercices supplémentaires du soir en rappelant à titre d'exemple une de ses prouesses :

Il était d'usage, lorsqu'un soldat recevait un ordre, de répéter cet ordre, afin de montrer qu'il l'avait bien compris. Lors d'un exercice, le Feldwebel (sergent-major), mécontent de Ferry, lui cria en pleine figure : « *Ferry, Sie Arschloch !* » (Ferry, espèce de trou du cul !). Et Ferry, sans la moindre hésitation et en claquant les talons, hurla à son tour : « *Jawohl, Herr Feldwebel, Sie Arschloch !* »

Les quelques vexations supplémentaires consécutives n'ont pas particulièrement ému mon ami.

Mais Ferry et moi trouvions encore d'autres occasions pour motiver les activités nocturnes. Il suffisait pour cela de ne pas presser le pas tout en

continuant à manger un bout de pain ou de jongler nonchalamment avec son casque tenu à la main, après le sifflet de rassemblement matinal sur le terrain d'exercice, geste évidemment impossible et irrespectueux dans une armée allemande disciplinée à l'extrême. A ce moment-là, tout le monde était en effet censé courir comme des fous pour satisfaire les sous-officiers instructeurs.

Bref, nous avons encore beaucoup de choses à apprendre.



de g. à dr. A. Schwall, - ? - , l'auteur



*de g. à dr. A. Schwall, l'auteur, M. Bourone
Première sortie après le Himmelreich*

Le temps des sept semaines d'instruction militaire passé, André et moi fûmes affectés à l'Hôpital de la Marine à Pillau même, le plus important centre hospitalier militaire de l'Est.

C'est là que nous avons vécu une période mémorable à bien des égards et déterminante pour notre avenir dans la Marine de Guerre allemande.

IV **TRIPPERBURG** **A L'HOPITAL DE PILLAU**

A l'arrivée au service du personnel de l'Hôpital de Pillau, démarches usuelles : enregistrement, affectations, consignes. Ensuite, présentation devant le *Obermaat* (sous-officier de marine), responsable de notre secteur d'activité, André au département de médecine interne, et moi – oh malheur ! – à la « *Tripperburg* » (Château fort de la chaude-pisse) du quatrième étage, nommé ainsi parce qu'il englobait à la fois un très important département de maladies de la peau et de maladies vénériennes, secteur d'études médiocrement apprécié et suivi à l'université par les étudiants en médecine.

Mon entrée en matière fut prévue pour le lendemain à sept heures.

A peine arrivé à l'heure fixée, ordre court et précis de mon *Obermaat* : « Vous attrapez tout le linge entassé dans la salle X, vous le descendez dans la cave, vous vous présenterez devant moi au plus tard dans un quart d'heure ».

A voir sa mine, il savourait visiblement la satisfaction de voir un étudiant en médecine de huit semestres exécuter cet ordre particulier. Le linge, c'était en effet un tas incroyable de linge

sale trempé de pus et de sang, retiré des lits, ainsi que de chemises de malades dans le même état.

Bien sûr pas de gants, pas d'ascenseur. Pas question non plus de faire le boulot par petites étapes.

Alors que je descendais l'escalier chargé comme une mule de linge puant à vomir, je me retrouvais subitement en face d'un Stabsarzt (médecin dans le rang d'un capitaine), qui m'arrêta et me dévisagea de haut en bas. J'ai su quelques instants plus tard qu'il était le Stabsarzt May, chef du département et en même temps chef du personnel de l'hôpital, qui avant la guerre avait été professeur à l'Université de Linz en Autriche.

Plutôt petit et d'allure peu militaire, il prit un air martial et sec : « Votre nom ! D'où venez-vous ? Depuis quand êtes-vous ici ? Qu'est-ce que vous avez foutu jusqu'ici ? ».

Après quelques brèves réponses de ma part, un ordre : « Déposez cette saleté ! ». Je laisse tout tomber dans l'escalier.

« Suivez-moi ! ». Je le suis.

« *Obermaat* ! ». Le quartier-maître accourt.

« Vous laisserez désormais cet homme au laboratoire ! C'est moi qui lui dirai à l'avenir ce qu'il aura à faire »

Explication : comme chef du personnel le Stabsarzt May avait bien reçu la liste des nombreux arrivants à l'hôpital ainsi que leurs

dossiers personnels. Sachant que j'avais passé huit semestres et que j'étais donc potentiellement à même de lui être utile dans son service, il avait déjà décidé de prendre ce gaillard dans son département, sans l'avoir jamais vu. Le hasard voulut qu'il fit ma connaissance ce jour-là dans l'escalier.

A partir de ce moment, les choses allaient prendre une tournure imprévue pour moi.

Le Stabsarzt m'emmena dans son laboratoire, qui était en même temps le laboratoire central et unique de l'hôpital et où travaillaient plusieurs assistants techniques.

Sans un mot, il s'assit devant un microscope ultramoderne et manipula diverses lames. Moi, à côté de lui, debout, sans broncher. Après quelques longs moments de grognements et de jurons, il se retourna vers moi et, d'un ton autoritaire, me demanda : « Avez-vous déjà effectué un « *Dunkelfeld* ? » (examen microscopique par éclairage latéral sur fond noir, assez délicat, parfois difficile, pour détecter les spirochètes, agents de la syphilis) ».

Comme j'avais appris que dans la Marine il ne fallait jamais dire non et me doutant de l'importance du moment, je répondis carrément : « *Jawohl, Herr Stabsarzt !* », alors qu'en réalité je me souvenais tout juste des explications théoriques et des démonstrations pratiques qui avaient été faites à la Faculté par le professeur du département.

Ayant à peine entendu ma réponse, le Stabsarzt se mit à déplacer tout ce qu'il avait arrangé sur la table, se leva et me fit signe de m'asseoir à sa place.

J'ai appris plus tard qu'il se mettait régulièrement en rage, lorsqu'il s'apprêtait à réaliser un « *Dunkelfeld* », d'autant plus que souvent il n'y arrivait qu'à moitié.

Je suis sûr qu'à cet instant j'ai dû ressentir de grosses palpitations cardiaques.

Quoi qu'il en soit et en l'absence de toute probabilité d'obtenir un résultat satisfaisant, j'essayai quelques manœuvres plus ou moins adaptées. Alors que je ne m'y attendais presque pas, je vis subitement dans mon microscope le plus beau et le plus parfait « *Dunkelfeld* » de tous mes souvenirs, avec un tas de spirochètes brillants, tournant comme des tire-bouchons illuminés sur un fond de ciel parfaitement noir.

Ce jour-là, j'ai dû me dire qu'encore une fois, j'avais eu plus de chance que de sagesse.

Comme si c'était ce qu'il y avait de plus naturel au monde, je m'écartai pour présenter au Stabsarzt le champ microscopique réalisé.

Plutôt incrédule, sinon agacé, il devait bien finir par constater les faits. Aujourd'hui encore, je me souviens de ce moment tragicomique, où cet homme me parut changer totalement de personnalité en quelques secondes et où, laissant tomber son allure martiale de façade, il me regarda d'un air amical, presque paternel.

J'avais assuré mon proche avenir dans la Marine !

Quant au Stabsarzt, il n'a jamais su que j'avais bluffé, vu que dans la suite je me suis efforcé de me perfectionner et même de me spécialiser dans les « *Dunkelfelder* ». J'ai profité de l'occasion pour approfondir mes connaissances en dermato-vénérologie et mes pratiques médicales dans une mesure difficilement réalisable à l'université. Elles m'ont d'ailleurs largement servi plus tard dans mon activité professionnelle.

Ayant toute confiance en mes capacités qu'il a dû largement surestimer, le Stabsarzt a fini, au cours des semaines suivantes, par me confier des responsabilités qui dépassaient de loin celles d'un étudiant en médecine. A tel point qu'il se désintéressait parfois du suivi des patients qu'il semblait estimer se trouver entre de bonnes mains.

Au fil des jours, j'ai plus ou moins compris les diverses facettes de ce personnage complexe qui, en dehors de beaucoup de qualités, laissait parfois apparaître des aspects humains moins avouables et des moments de faiblesse mal cachée. Ainsi, comme il avait parfois affaire à des officiers hospitalisés arrogants, imbus de leur importance (que j'aurais pu qualifier de typiquement allemands), il lui arrivait de faire injecter, mine de rien, un demi-millilitre d'éther en intramusculaire au cours d'un traitement antiblennorragique, ce qui

provoquait une douleur insupportable et conduisait pendant des heures à des gémissements peu dignes d'un officier.

Comme j'étais entretemps devenu le responsable effectif du laboratoire, le Stabsarzt me pria un jour de lui remettre un certificat tamponné signalant qu'un prélèvement de sa gorge s'était révélé positif pour le bacille de la diphtérie, affection grave qui constituait une vraie hantise pour toute armée à cause du taux élevé de contagion et des traitements souvent peu efficaces. Ce certificat du laboratoire équivalait pour lui à un congé de maladie de quatre à six semaines au moins, qu'il devait passer auprès de sa maîtresse à Hambourg.

Quant à moi, il me délèguerait le pouvoir d'agir en son nom, ce qui signifiait que j'étais responsable du département et que je pouvais et devais, en dehors des examens et traitements, adresser aux divers médecins des navires de guerre des rapports médicaux concernant leurs malades hospitalisés en les signant i.V. Dr. May (« in *Vertretung* », en remplacement du Dr. May).

Entreprise absolument surréaliste !

Comme mon culot à ce moment-là n'avait apparemment pas de bornes, j'ai accepté le *deal*.

Le Stabsarzt partit comme voulu auprès de son amie en m'assurant qu'il me téléphonerait chaque jour pour s'informer de la situation et pour

me donner tous les conseils nécessaires, ce qu'il fit d'ailleurs.

De mon côté, avec mes huit semestres d'études médicales, j'en ressentais quelques frissons, étant donné que nous avions des dizaines de malades hospitalisés, souvent gravement atteints.

Examens, traitements, rapports, j'étais chaque jour au boulot jusque tard dans la nuit. Le seul confident de tous les jours était mon ami André Schwall, qui, ayant étudié la médecine pendant sept semestres, venait me voir tous les jours, tant qu'il pouvait, pour discuter et nous encourager mutuellement.

Ironie du sort, alors que mon Obermaat était hiérarchiquement mon supérieur, il était sous mes ordres en ce qui concernait son boulot d'infirmier et était obligé de suivre mes instructions. Je pense qu'il n'en souffrait guère, étant donné qu'il n'avait plus besoin d'avaler les colères du « petit ». Quant à moi, je me gardais bien de le lui faire sentir.

Comme il n'est jamais bon de s'arrêter à mi-chemin, on est finalement arrivé dans une situation abracadabrante.

En effet, tout matelot, première classe ou officier, ayant eu un rapport sexuel non protégé par préservatif lors d'une sortie, était obligé de se rendre le jour même à l'hôpital pour se faire

« *sanieren* », c'est-à-dire se faire traiter préventivement par lavage urétral avec une solution d'argent nitrique assez douloureuse. Il fallait à tout prix éviter une contagion par la blennorragie, laquelle entraînait en général un traitement hospitalier et une absence de l'armée allant de plusieurs semaines à plusieurs mois.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle tout matelot, jusqu'au rang de sergent-major, qui souffrait d'une blennorragie et n'avait donc, par définition, pas utilisé de préservatif ou ne s'était pas présenté au contrôle, était automatiquement dégradé jusqu' au rang de matelot première classe.

Pouvions-nous aller encore plus loin pour profiter de notre situation privilégiée ?

Nous le pouvions !

Je dois dire qu'André en éprouvait plus de gêne et de remords que moi.

Il faut mentionner ici une institution particulière au port de Pillau : Tous les dimanches après-midi, un « *Fleischzug* » (train de chair) arrivait de Königsberg, ville située à une cinquantaine de kilomètres de Pillau. Il était surnommé ainsi, parce qu'il amenait des prostituées et autres filles pour les matelots de la ville. Attendues sur le quai de la gare par une horde de mâles excités, elles furent happées à la descente du train sans grandes formalités, moyennant quelques Marks. Seule restriction :

ordre formel d'utiliser des préservatifs ou de se faire « *sanieren* ».

Quant à moi, j'étais le responsable officiel du service de contrôle sanitaire.

Parmi nos instructeurs du « *Himmelreich* » qui nous avaient tellement fait avaler notre salive, l'un ou l'autre devait obligatoirement finir un jour par passer par notre contrôle.

Alors, toute méchanceté étant relative dans un monde où les horreurs ne se comptaient plus, il suffisait d'une toute petite croix au lieu d'un signe négatif sur la fiche pour faire démarrer une procédure de dégradation en plus d'un traitement peu réjouissant.

Que le Bon Dieu bénisse ceux qui n'ont jamais fauté !

Il paraît que, suite à nos contrôles, on a dû appeler du renfort pour remplacer les sous-officiers manquants au site du « *Himmelreich* ».

Je m'en voudrais de ne pas me souvenir avec un sentiment d'admiration, de respect et de gratitude d'un sergent-chef de la marine nommé Lück que j'ai eu la chance de connaître lors de mon séjour à l'Hôpital de Pillau, mais dont je n'ai plus jamais eu de nouvelles plus tard. A peine plus âgé que moi, il avait déjà vécu des aventures terrifiantes sur les bateaux de la Marine de Guerre. Hospitalisé pour une maladie rebelle de la peau, il a profité de toutes les occasions pour venir me voir et pour me parler au sujet d'un tas de problèmes, dont aucun Allemand n'osait parler. Déportations,

torture, massacres, pendaisons, intrigues dans la Marine, camps de concentration, extermination des handicapés, etc., etc., il était parfaitement renseigné. Il paraissait par ailleurs convaincu que la chute de Hitler n'était plus qu'une question de semaines ou de mois et se réjouissait déjà de nous retrouver après la guerre pour fêter ensemble la nouvelle ère de paix.

Malheureusement, comme je l'ai déjà dit, le destin en a décidé autrement et je n'ai plus jamais eu des nouvelles de Lück.

Il était un personnage remarquable et particulièrement attachant, ayant une vue précise et peu commune sur les agissements des serviteurs zélés du régime. Il était à la fois philosophe et doué d'un humour décapant incroyable. Le Stabsarzt dut un jour en faire les frais :

Il était à peu près vingt-trois heures. J'étais en train de rédiger des rapports en compagnie de Lück, qui, comme souvent, m'avait donné un coup de main pour taper à la machine certains documents et rapports.

Subitement, il me dit : « Ecoute, on va réveiller le petit ». Il saisit le téléphone, fit un numéro et après quelques secondes : « May ? May ? Sacrebleu ! Auriez-vous quelque chose à voir avec ce sacré May des bouquins à quatre sous, le Karl May ? ». (K. May est l'auteur bien connu pour ses récits d'aventures du Far West et de l'Asie, à l'origine de personnages tels que Winnetou et Old Shatterhand).

Suivit un bruit sec émanant de l'autre côté de la ligne. May avait raccroché avec fureur. Heureusement ! Sinon, rien n'eut été plus facile que de repérer la provenance de l'appel.

Après quelques minutes et sans doute après avoir eu confirmation par le central que l'appel n'était pas parvenu de l'extérieur, May mit l'hôpital sens dessus dessous pour retrouver la source de l'appel. Lorsqu'il entra comme un démon au laboratoire, nous étions penchés très occupés et en toute innocence sur nos dossiers. Il sortit en fureur et claqua la porte.

Mes relations avec le Stabsarzt May culminèrent dans le fait qu'un jour il alla jusqu'à me proposer de m'intégrer dans son service à l'Université de Linz, une fois la guerre terminée.

Sans doute avait-il mal envisagé l'issue de la guerre.

On a coutume de dire que tout plaisir a une fin. J'aurais pu y penser le jour où j'ai eu à examiner un jeune lieutenant de la Marine, chez lequel je dus détecter une syphilis toute récente, maladie vénérienne toujours considérée comme très sérieuse. Traitée selon les règles de l'art du moment par injections de Néosalvarsan, le patient, après quelques semaines d'hospitalisation, pouvait être considéré comme guéri et apte à quitter l'hôpital, quitte à être suivi médicalement pendant plusieurs mois encore.

Comme toute maladie vénérienne devait obligatoirement être déclarée au commandement et,

vu les conséquences éventuelles pour sa carrière, le lieutenant pensait avoir trouvé la solution adéquate en adressant (après guérison !) une plainte auprès de l'Amiral du secteur. Il m'accusait non seulement d'un faux diagnostic, mais en plus d'un geste malveillant délibéré de la part d'un « type plutôt louche de l'ouest », lequel n'aurait aucune qualification officielle – ce qui était vrai – et qui aurait agi dans le seul but de nuire à sa carrière. Il se moquerait de toute évidence des soldats de la Marine et de l'Armée de Terre.

Le lieutenant prétendait carrément ne jamais avoir eu le moindre symptôme de syphilis et n'aurait d'ailleurs eu aucun rapport sexuel depuis de longs mois.

Et dire que j'avais agi de façon absolument correcte à son égard et même avec une certaine compassion, vu la gravité de la maladie en cause ! Mais parole d'officier contre la mienne !

Normalement, cette affaire aurait dû me conduire devant la Cour Martiale.

Cependant, après une première affirmation de la part de mon Obermaat, quartier-maître chef infirmier, qu'il avait lui-même eu l'occasion de voir les lames positives incriminées, le *deus ex machina* survint en la personne du Stabsarzt May, qui, juste rentré de son congé de maladie, jurait par tous les dieux que lors d'un passage antérieur effectué pendant son congé - la date correspondait exactement au moment du premier examen du lieutenant - il aurait constaté personnellement la

présence de spirochètes sur la lame du microscope que je lui aurais présentée.

Ouf !

L'affaire fut officiellement classée.

V HOPITAL DE REVAL

SUR LE VERSANT DESCENDANT DE LA VAGUE

Il semble bien que j'avais à ce moment-là dépassé à Pillau le sommet de la vague sur laquelle je voguais depuis quelque temps.

En effet, comme pour bien marquer le versant descendant de cette vague, je reçus un peu plus tard mon ordre d'affectation à l'Hôpital de la Marine de Reval (Tallinn), capitale d'Estonie, sur le bord du Golfe de Finlande, pas loin du front d'Est où les Russes étaient en train de progresser.

Arrivé le 3 mars 1944 à l'Hôpital de Reval, situé à la périphérie de la ville enneigée, je pus noter un changement d'atmosphère non seulement climatique.

Température glaciale au dehors, mais à première vue, ambiance plutôt détendue et moins stricte à l'intérieur. Je fus frappé par le fait que les matelots prenaient à peine note des officiers qui

passaient, alors qu'à Pillau ils se mettaient au garde-à-vous à chacun de leurs passages. Je compris vite que la proximité du front, les combats maritimes fréquents, les bombardements des navires et les explosions quotidiennes sur les mines y étaient pour quelque chose et faisaient davantage prendre conscience de la futilité de certaines gesticulations si chères à la caste des officiers allemands. J'avais plutôt l'impression que ma situation ne devait pas trop empirer à l'avenir.

Cependant, contrairement à Pillau où on manquait de médecins, ici chaque membre de la profession avait intérêt à se rendre indispensable afin de ne pas être envoyé au front. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, tout apport de médecins ou de médecins en voie de formation fut mal perçu, puisqu'il ne pouvait que favoriser un transfert vers le front des médecins en place, alors que l'hôpital était submergé de blessés. Je pense que la situation ne changeait pas d'un département à l'autre dans l'hôpital. Dans ces circonstances, il ne fallait pas s'attendre, malgré les apparences, à un accueil chaleureux de la part du staff médical.

Au département de chirurgie où je fus affecté, j'ai dû bien vite apprendre que mon nouveau chef, un Stabsarzt nommé Harpprecht, était un nazi accompli, fanatique, coléreux, cynique, théâtral et redouté de tous. Il était parfaitement au courant de mes antécédents et privilèges particuliers à la *Tripperburg* de Pillau et

de mes origines luxembourgeoises, c'est-à-dire occidentales.

Dès les premiers moments, il me montra qu'il n'avait que faire d'un type de mon acabit et qu'il pouvait à chaque instant et à sa guise se permettre toute vexation et humiliation à mon égard. Il profitait des moindres occasions pour me dénigrer de préférence devant les malades ou les infirmiers.

Je me garderai de m'étendre ici sur ce que je voudrais qualifier de moments les plus difficiles à supporter psychologiquement pendant toutes ces années. Cependant, j'en ai sans doute profité pour renforcer ma carapace tant mentale que physique, ce qui a certainement pu me servir plus tard.

Ainsi, même lorsqu'un beau jour Harpprecht, pour une raison banale, m'a crié : « Je vous assure que je trouverai un jour l'occasion de vous faire creuser votre propre tombe. », cela ne m'a plus particulièrement ému.

Jé ne saurais par ailleurs oublier la rudesse de Harpprecht à l'égard d'un jeune matelot qui avait été condamné à mort pour raison d'automutilation. Le Stabsarzt l'avait opéré, après qu'il s'était tiré une balle dans la jambe. Il fallait qu'il fût capable de se tenir debout devant le poteau d'exécution. En guise de traitement post-opératoire, Harpprecht lui proférait des insultes quotidiennes jusqu'au jour de la délivrance.

Début février, j'avais obtenu un congé pour me rendre à l'Université de Tübingen, afin de pouvoir me mettre en rapport avec mes professeurs au sujet de mon doctorat en suspens. J'avais pu profiter de l'occasion pour me rendre à Luxembourg auprès de ma famille et pour y prendre quelques contacts en vue d'une désertion future, tout en espérant qu'une défaite prochaine de l'Allemagne réglerait tous les problèmes.

Après mon arrivée à Reval, je ne perdais pas l'espoir et je vivais, comme la plupart des Luxembourgeois, dans la conviction que le cauchemar se terminerait prochainement par l'écrasement de l'Allemagne, sans bien sûr imaginer comment cela se passerait.

C'est que les Russes ne se trouvaient pas très loin de Reval et c'était d'eux sans doute que devait venir la libération.

BOMBARDEMENT DE REVAL

Cependant, en guise de libération, ce sont les Russes qui, dans la nuit du 9 mars 1944, donnèrent ce qu'ils appelaient un coup de semonce sous la forme d'un bombardement de Reval dont personne n'aurait imaginé la violence et qui en fait plongea toute la ville dans le cataclysme. Le destin

a voulu que cette nuit-là j'y aie trouvé mon compte moi aussi.

Au cours du même après-midi mon ami André était arrivé à l'hôpital où il venait d'être affecté au département de médecine interne.

Nous étions bien contents de nous retrouver, sans nous douter que nos retrouvailles devaient être bientôt suivies de moments très difficiles.

J'avais été admis le jour même au service des maladies infectieuses en raison d'un mal de gorge suspect avec fièvre. Comme un nombre assez important de malades étaient décédés les jours précédents à la suite d'angines streptococciques suivies de septicémie, de méningites et d'encéphalites dont on ne connaissait pas le point de départ et d'autres de scarlatine, de fièvre typhoïde, de typhus exanthématique et d'autres maladies, il avait été décidé de mettre hors d'état de nuire le moindre suspect porteur d'un agent contagieux. Je faisais partie de ces cas.

Je me trouvais donc dans le bâtiment pour maladies contagieuses isolé du reste de l'hôpital. C'était en fait un petit château qui avait été réquisitionné pour ce type de malades. Nous étions vingt-quatre personnes, malades et personnel soignant compris.

A ce moment, j'ignorais évidemment, si j'étais gravement contaminé ou non. Je me trouvais avec un groupe de malades susceptibles de

me contaminer, mais ce risque de contamination existait bien sûr pour tous les patients et le personnel de la station.

Libéré de tout travail, j'avais le temps de passer en revue les différentes manières dont j'avais vu mourir tant de jeunes en quelques semaines. Il n'était d'ailleurs de secret pour personne que dans les équipes médicales et en particulier celle de chirurgie et d'ORL, beaucoup d'erreurs, d'incompétence, de négligence, de j'em-en-fou-tisme et de manque d'hygiène étaient à l'origine de bien de décès inutiles. J'avais vu mourir des jeunes à l'occasion de banales opérations des amygdales. D'autres opérations avaient de toute évidence dépassé les compétences et les moyens des opérateurs dont en particulier notre Harpprecht, personnage complexé, mesquin, lâche et méchant.

Dans ces conditions, ma retraite involontaire au service des maladies contagieuses aurait pu avoir un côté positif. Mais -----

Le soir – nous venions de prendre notre repas – les sirènes d'alarme se mirent subitement à hurler. Comme cela arrivait pratiquement tous les jours, lorsque les avions russes passaient dans la région, cela ne dérangeait personne.

Cependant, après quelques minutes, deux de nos malades qui étaient incorporés dans une compagnie de défense antiaérienne, sortirent du

bâtiment, plutôt par curiosité. Au même moment, nous fûmes surpris par le bruit d'explosions de bombes successives de plus en plus violentes.

Je dois relever ici que le bâtiment ne disposait pas d'abri anti-aérien et que les malades contagieux n'étaient pas autorisés à se rendre à l'abri de l'hôpital.

Dans ma curiosité, je sortis également pour me trouver en face d'un spectacle effrayant. Le centre de la ville en flammes embrasait le ciel déjà tout rouge.

Des centaines de bombes tombèrent en quelques minutes. Tout Reval brûlait, d'autant plus que les Russes utilisaient également des bombes incendiaires au phosphore. Le sol enneigé produisait l'effet d'un écran réflecteur géant vers le ciel. C'était un « *Terrorangriff* » dans le vrai sens du terme. *

Comme on était en plein hiver et que les chauffages des maisons construites en grande partie en bois fonctionnaient, rien ne semblait plus pouvoir éviter la destruction totale de la ville par le feu.

* Selon des informations suédoises et finlandaises datées du 10 mars 1944 environ 2400 bombes ont été lâchées sur Reval, en vagues successives par 300 avions, pendant la seule nuit du 9 mars 1944.

D'après des déclarations d'aviateurs russes publiées le 15 mars 1944 les incendies de la ville ont été visibles de leur avion à une distance de 250 kilomètres.

Les canons anti-aériens faisaient exploser leurs charges dans le ciel en produisant des multitudes de petits nuages de Shrapnel. Le va-et-vient des faisceaux lumineux des phares anti-aériens balayant le ciel à la recherche des bombardiers complétait le spectacle d'horreur.



Reval en feu

Photo prise dans la nuit du 9 mars

La vision paraissait apocalyptique. A un moment donné, c'était moi qui criais aux deux matelots qui se trouvaient à mon côté, de pointer leur regard vers la gauche, d'où on voyait un bombardier se diriger vers nous en rase-mottes en laissant tomber ses bombes successives.

Après avoir crié « Faites gaffe ! Rentrons ! »

je sautai sur les quelques marches de l'escalier pour rentrer, tout en perdant un de mes souliers d'infirmier ouverts en arrière. J'entendis derrière moi un court ricanement à la fois moqueur et amusé : « Oh, le gaillard, il perd ses pantoufles ! ». Puis, le bruit assourdissant de l'explosion d'une bombe tombée apparemment très près.

Après quelques instants de frayeur, je ressortis et je vis avec horreur des parties de corps déchiquetés et de vêtements ensanglantés jonchant le sol enneigé sur une vingtaine de mètres. C'étaient mes deux copains d'il y avait quelques secondes !

Parmi les restes horribles, mon soulier perdu. Je l'ai ramassé et remis.

ENSEVELI ET RESCAPE

On imagine mon état d'esprit au moment de rentrer dans le bâtiment. Malades, infirmiers et infirmières étaient tous rassemblés au milieu de la salle centrale. Ne pouvant cacher leur angoisse, ils s'étaient mis à prier à haute voix, phénomène extraordinaire pour des représentants allemands de la Marine de Guerre en cette année 1944.

Les bombes ne cessaient de pleuvoir dans les alentours. Cherchant moi-même à trouver un

minimum d'abri contre le mur entre deux colonnes de pierre, je me souviens avoir hurlé avec l'énergie qui me restait pour inciter tout le monde (nous étions encore vingt-deux) à ne pas rester au milieu de la salle et à chercher protection contre les murs. Mais, avant que quelqu'un n'eût pu bouger, il y eut un terrible fracas.

Noir absolu autour de moi. La voûte s'était écrasée sur nous. Je me sentais totalement coincé. Je pense qu'à ce moment-là, je ne savais plus si j'avais encore mes jambes et mes bras. J'étais certain qu'au bout de quelques secondes, je passerais dans l'au-delà.

Je me rappelle bien que, alors que j'étais peu croyant, j'ai imploré le Bon Dieu. Je dois avouer que, par la suite, je ne suis pas devenu bien plus pratiquant.

Tout semblait devoir se passer très vite, mais au bout de quelques secondes, alors que la poussière se dissipait, je vis à travers les décombres et les poutres au-dessus de ma tête les lueurs rouges du ciel éclairé par Reval en feu.

En pleine rage de survivre, prenant conscience que j'avais encore tous mes membres, je parvins à me dégager un passage entre les poutres qui étaient tombées devant moi et qui m'avaient miraculeusement protégé contre les amas de pierres.

En ce moment, des cris et gémissements inoubliables sortaient encore des décombres. Je me souviens avoir essayé de répondre à ces appels et avoir essayé de faire bouger des poutres dans cet amas de débris de plusieurs mètres de hauteur, sans toutefois y parvenir d'une manière quelque peu utile.

Peu d'instant plus tard, l'explosion d'une bombe à quelques dizaines de mètres de là me fit dégringoler du tas, sur lequel je me tenais, pour me trouver finalement plaqué contre le reste d'un mur.

Déjà les alentours avaient pris feu, les clameurs se turent, l'embrasement enveloppa tout ce qui restait du bâtiment.

Plus ou moins commotionné, je me traînai dehors où je suis finalement resté couché dans la neige, assuré au moins que rien ne pouvait plus me tomber sur la tête.

Nous avons été vingt-quatre personnes dans le bâtiment, vingt-trois ont péri. J'étais le seul à m'en sortir avec quelques contusions sans gravité, une demi-douzaine d'éclats dans la peau et deux tympanes éclatés.

Entretemps, les bombes avaient continué de tomber sur la ville et sur l'ensemble du territoire des installations hospitalières. Les étages supérieurs du bâtiment central étaient en feu.

Après quelque temps passé dans la neige, à moitié inconscient et transi de froid, j'aperçus un homme qui venait vers moi. C'était le nouveau chef d'André, le Stabsarzt Necarda, un de ces hommes à la fois discrets et courageux qu'on n'oublie pas. En dépit du grand froid, il s'était aspergé d'eau pour se protéger du feu et s'était mis à la recherche des blessés éventuels dans les décombres en flammes. M'ayant aperçu, il me souleva aussitôt et me traîna pratiquement jusque dans l'abri principal, faisant fi de l'interdiction officielle d'abriter des personnes contagieuses.

A mon arrivée, j'ai dû voir que le fameux Harpprecht était le seul officier réfugié dans l'abri parmi les malades et les blessés, alors que tous les matelots et officiers valides se relayaient dehors pour sauver les patients et éteindre le feu.

Pour André Schwall qui était à peine arrivé de Pillau, c'était également une nuit de cauchemar. Il devait aider pendant toute la nuit à sauver ce qui pouvait l'être et à descendre les blessés dans l'abri souterrain. Il se trouvait parfois, comme les autres infirmiers, obligé de couper, sans ménagement et en toute rapidité, les cordes des poulies servant à l'extension des membres fracturés, ce qui causait évidemment des douleurs atroces aux blessés, pour transporter ensuite ceux-ci soit sur des brancards, soit sur le dos. Il faut dire que le département de chirurgie se trouvait aux étages supérieurs du bâtiment.

A partir du matin, je fus de nouveau considéré comme k.v. (« *kriegsverwendungsfähig* » apte à la guerre), oublié le risque de contamination. J'eus à peine le temps de retrouver André pour nous féliciter réciproquement d'avoir survécu. Je pris tout de suite ma part dans les travaux de déblayement.



Pause pendant les travaux de déblayement

Au cours des journées suivantes, les malades et blessés furent en partie transférés dans d'autres hôpitaux de l'arrière, d'autres sont restés sur place.

Comme l'Hôpital de Reval avait trop souffert, il fut décidé de déplacer une partie de l'installation à Kohila, ville située à quelques

dizaines de kilomètres au sud de Reval. Les travaux dureraient plusieurs semaines.

Entretiens, André fut affecté à bord d'un contre-torpilleur. Sauf lors d'une courte visite à bord de son vaisseau, je ne l'ai plus revu jusqu'après la guerre. Son parcours a été jalonné d'aventures dangereuses et bien pénibles.

La joie de le retrouver plus tard en bonne santé n'en était que plus grande. Particulièrement apprécié après la guerre comme médecin spécialiste en médecine interne à Esch-sur-Alzette, il a entretemps pris sa retraite. On se revoit de temps à autre pour savourer un bon gueuleton en famille et entre amis.

VI L'HOPITAL DE KOHILA

A Kohila, la majeure partie de l'infrastructure hospitalière et de l'équipe sanitaire de Reval fut progressivement installée dans une ancienne demeure patriarcale. Le matériel y fut transporté grâce notamment aux efforts des cinq cents prisonniers russes qui se trouvaient emprisonnés dans un camp proche du bâtiment et avec lesquels mes relations étaient souvent très amicales.

L'organisation médicale et paramédicale dépendait du même Oberstabsarzt ORL qui avait déjà dirigé l'Hôpital de Reval dont j'ai malheureusement oublié le nom. Son incompetence tant professionnelle qu'administrative était notoire. Cela ne l'empêchait pas de profiter de toute occasion pour se donner un air de grand patriote courageux, à la manière du maréchal Goering, auquel il ressemblait d'ailleurs et dont il prenait volontiers l'allure.

Ainsi un soir, à l'occasion d'une des fêtes nazies où tout le monde avait été invité à un dîner aux harengs et pommes de terre, par ailleurs excellent, il nous salua solennellement en nous annonçant que, d'après les dernières informations reçues de la part de l'Amirauté de l'Est, l'armée russe attaquerait cette nuit même sur un large front en utilisant le gaz. Puis suivit un : « très bon appétit, mes camarades ! »

Connaissant notre Oberstabsarzt, j'étais certain qu'il bluffait pour mettre en évidence son calme et sa propre bravoure face à un danger imaginaire.

En fait, il y avait eu un rappel général habituel aux armées de l'Est de se tenir toujours prêtes pour l'éventualité d'une attaque et en particulier d'une attaque au gaz.

Il est évident qu'à la suite de cette introduction, certains convives avaient quelque peu

perdu l'appétit, bien que, en bons soldats, personne n'osait plus mentionner la menace de l'attaque pendant toute la soirée, tout en ne pensant qu'à elle.

J'ai hésité avant de me décider à raconter encore un événement invraisemblable et qu'on aura sans doute de la peine à croire. Je jure que les faits se sont vraiment passés ainsi. Peut-être l'un ou l'autre parmi les Luxembourgeois et Alsaciens enrôlés dans la Marine qui se trouvaient en ce moment en Estonie, se souviennent-ils de la scène.

Il s'agit de l'après-midi mémorable du 1^{er} mai 1944 où, comme prévu après huit mois dans la Marine, je fus promu caporal ensemble avec mes copains. C'était le jour de la grande cérémonie de promotion dans la Marine pour matelots et officiers. Elle devait avoir lieu sur le vaste champ d'exercice. Tout le monde était censé apparaître en soldat tiré à quatre épingles.

Plutôt mal à l'aise, j'avais profité de la pause de midi pour m'allonger sur ma couchette dans la baraque. Aussi, je ne me sentais pas trop pressé lorsque mon sous-officier accourut comme un coup de vent, criant et me traitant de tous les noms d'oiseaux. Il me donna l'ordre de le suivre à l'instant même, la compagnie se trouvant déjà alignée sur le champ d'exercice, prête à être passée en revue par l'Amiral.

Comme il fallait donc suivre l'ordre à la seconde et que je n'avais plus le temps de mettre mes bottes, je me permis tout juste de glisser mes pieds dans mes savates pour courir après le bonhomme qui ne me prêta plus aucune attention. Arrivé sur le terrain, je pris ma place, comme d'habitude, en première ligne de ma compagnie.



Lorsqu'on sait qu'un seul bouton manquant sur une veste dans une rangée d'une douzaine de soldats alignés ne passe pas inaperçu, on imagine le tableau d'un type en pantoufles entouré d'un régiment en bottes cirées.

Au moment où il s'approchait, le groupe d'officiers, avec l'Amiral en tête, semblait un instant marquer le pas, mais continua finalement son chemin. De toute évidence, rien dans le

manuel des instructions militaires n'avait prévu ce cas de figure. Pas plus que les quelques éructations audibles qui se manifestaient dans les rangs.



Promotion d'un caporal en savates

Il est certain que ce jour-là ni les Luxembourgeois ni les Alsaciens ne s'étaient montrés très dignes de la Marine. Mes corvées ultérieures ne s'en trouvaient pas allégées. Mon sous-officier lui aussi a dû vivre quelques mauvais moments dans la suite.

Au cours de l'été, le temps passait tant bien que mal à l'Hôpital de Kohila . L'activité s'était

presque normalisée, compte tenu des circonstances. En dehors de quelques petites mésaventures inévitables et vite oubliées, je n'eus pas de problèmes particuliers au cours de ces semaines.

VII CONGE DE MARIAGE

Au début du mois de juillet, je sollicitai un congé de mariage, qui me fut accordé pour le treize juillet 1944. J'avais en effet fait la connaissance en fin d'année 1940 de ma future épouse Many. Nous avions décidé de nous marier au cours de cet été.



Many 1941

Je comptais profiter de mon séjour à Luxembourg pour déserteur de la Wehrmacht grâce à l'appui de quelques connaissances et en

particulier de notre voisin, Monsieur Gales, conducteur de train. Je savais que celui-ci avait déjà aidé un certain nombre de réfractaires, entre autres mon camarade de classe Roger Simmer, futur officier de liaison de l'armée luxembourgeoise, à fuir en France en les cachant dans le train. Il m'avait déjà marqué son accord lors du congé que j'avais obtenu au mois de février 1944 pour me rendre à l'Université de Tübingen dans le contexte de mon doctorat en suspens, congé au cours duquel j'avais fait un court détour à Luxembourg.

Les Etats Baltes étant déjà encerclés par les Russes, je dus faire la première partie de mon voyage à Luxembourg en avion à bord d'un Ju-52, un de ces avions de transport peu maniables caractérisés par leur construction en tôle ondulée.



Ju-52

Alors que j'étais, comme les autres passagers, assis à même le sol – le confort étant le moindre de mes soucis - il y eut une petite alerte à bord. On signala la présence, à quelques kilomètres de nous, de deux chasseurs russes. Ils n'ont cependant pas daigné prendre note de notre présence.

Après l'atterrissage à Königsberg, je poursuivis mon chemin par train, portant l'uniforme bleu de la Marine, équipé de mon sac de marin et obligatoirement de mon fusil. On peut imaginer l'état peu fier, dans lequel je me suis rendu à mon domicile, après mon arrivée à Luxembourg, essayant de ne pas être reconnu en chemin.

J'étais heureux d'apprendre que tout le monde était en bonne santé. Malheureusement je dus également apprendre qu'au cours des semaines passées des mesures de plus en plus sévères avaient été prises à l'encontre des familles qui étaient suspectées d'avoir favorisé la désertion d'un de ses membres. Le Gauleiter avait fait déporter de nombreuses familles entières dans l'est de l'Allemagne.

Notre mariage eut lieu le 18 juillet.



A la sortie de la mairie



A la sortie de l'église

Notre lune de miel se passait dans le cadre idyllique du château de Schutbourg, situé dans les Ardennes luxembourgeoises, que notre amie la châtelaine, Madame Sadoul, avait réservé exclusivement pour nous deux. L'endroit coupé du monde était un havre de paix et de détente en cette année de guerre.



Schutbourg (Liez)



Schutbourg en 1943



Corvée de châtelain jeune marié

C'est deux jours plus tard que nous apprîmes l'attentat manqué contre Hitler. Après cet événement toute la Gestapo était sur les dents.

Mon choix était dorénavant plus difficile, d'autant plus qu'au Luxembourg chacun voyait en l'attentat un signe certain de l'effondrement prochain du régime nazi.

D'autre part, je ne voulais pas exposer ma propre famille à un danger sensiblement accru.

La mort dans l'âme, je suis donc reparti vers l'Estonie. A toute fin utile, j'emportai entre autre un paquet de vrai café torréfié par ma mère, denrée rare en Allemagne et pouvant me servir un jour de monnaie d'échange ou de cadeau de remerciement, voire de pot de vin en cas de besoin. L'occasion s'en est effectivement présentée plus tard.

Après quelques changements de train, je me retrouvai pendant la nuit sur un quai de la gare centrale de Berlin où je vécus un bombardement massif de la ville par l'aviation anglo-américaine. Je dus assister à la panique généralisée des foules. Celles-là même qui avaient applaudi des deux mains, lorsque Goebbels avait promis un jour de « *coventrer* » Londres après la destruction totale de Coventry par l'aviation allemande.

VIII CAMP DE PERMISSIONNAIRES DE RIGA

Mon étape s'arrêta le lendemain matin non loin de Riga, capitale de la Lettonie.

Tous les militaires rentrant d'un congé étaient dirigés vers un « *Urlauberlager* » (camp de permissionnaires) de plusieurs centaines d'hommes, dans lequel régnait une agitation

inhabituelle. Des officiers et sous-officiers allaient et venaient dans tous les sens, hurlant des ordres et faisant courir des groupes hétérogènes de soldats et de matelots.

Je fus tout de suite pris en main par un sergent-major de la Marine qui me ramena vers un groupe d'une demi-douzaine d'hommes, avec lesquels je dus me mettre au garde-à-vous pour écouter ses ordres et ses explications.

J'appris que les troupes russes étaient en train de lancer une offensive contre Riga et que le camp des permissionnaires avait reçu l'ordre de s'opposer de toutes ses forces à cet assaut. Aussi mon groupe devait-il être positionné sur une ligne d'une centaine de mètres derrière une colline voisine.

Quant à notre situation précise et aux mesures stratégiques à prendre, notre sergent-major nous expliqua qu'il était en fait cuisinier dans une cantine de la Marine, qu'il n'avait jamais tenu un fusil en main et n'avait donc jamais tiré un seul coup de feu ni dirigé une quelconque manoeuvre militaire.

Par ailleurs l'armement du camp était constitué en partie par des mortiers pris aux Russes, sans munition adéquate.

Quant aux fusils que chaque permissionnaire avait l'obligation de porter sur lui, pratiquement personne – c'était mon cas aussi –

n'avait sur lui la moindre cartouche, histoire de ne pas trop charger les bagages. Mais il ne fallait surtout pas en souffler un mot.

Bref, nous étions une troupe formidable.

Je me rappelle parfaitement avoir pensé en ce moment à mon ami André Schwall, que j'avais parfois vu retenir son souffle et lever les bras vers le ciel en réaction aux situations ridicules dans lesquelles s'étaient fourrés les surhommes du Grand Reich.

Quoi qu'il en soit, le moment était tragico-mique et on voyait mal comment le pire pouvait être évité.

Mais une fois de plus la chance me sourit.

Alors que nous étions à notre poste quelque part derrière la colline, un mégaphone puissant appela à travers la campagne tous les marins à destination de Reval à se rassembler afin d'être amenés vers un bateau ancré dans le port de Riga, en partance vers le Nord.

Je quittai notre colline plutôt gêné, mais tout de même bien soulagé.

Au cours de la traversée vers Reval, c'était le 27-7-1944, l'information nous arriva que tous les combattants du camp de permissionnaires de la veille avaient été massacrés. La grande offensive russe du Kurland (*Kurlandschlacht*) avait débuté ce jour-là.

IX RETOUR A KOHILA

Quant à moi, rentré à Kohila sans la moindre égratignure, j'y ai repris mon boulot coutumier.

Tout le monde était devenu conscient du fait que la splendeur germanique touchait à sa fin. Le front de l'Est était ébranlé sur toute la ligne, mais la caste des dirigeants de la Marine et de l'Armée de terre faisaient toujours semblant de croire au miracle.

Ce fut le cas évidemment de notre Oberstabsarzt qui, de temps à autre, se faisait remarquer par des discours enflammés du genre : « Si nous mettons toute notre énergie et notre volonté dans les nouvelles armes (les V1 et les V2), elles transporteront notre génie jusque dans le camp ennemi et anéantiront celui-ci définitivement ! »

Sans doute pour ne pas sombrer dans la monotonie, je trouvai encore une fois, un soir d'automne, le moyen de me créer des ennuis, lesquels auraient pu mal se terminer.

L'équipe sanitaire avait entre autre l'obligation de garder l'hôpital pendant la nuit contre d'éventuelles attaques de partisans russes.

Une nuit, lorsque je devais prendre le relais de deux heures, le fusil qui m'avait été remis par le matelot de garde précédent présentait une panne de la griffe d'extraction de la balle, ce que l'homme avait oublié de me signaler. Bref, ignorant qu'une balle se trouvait encore dans le canon, je finis par tirer un coup de feu à travers la cheminée aménagée dans la cloison qui séparait notre pièce de la salle de réunion des sous-officiers.

Dans un nuage de fumée et de poussière et sous les cris et les jurons fusant de tous les côtés, je me trouvai en quelques secondes, le fusil dans la main, ceinturé par des gaillards hurlant de colère. Ils me traînèrent dans le corridor, où je me vis en face d'un homme au visage ensanglanté, soutenu par ses copains, lesquels s'affairaient à le sortir au dehors. C'était le résultat de mon coup de feu.

Je crus voir la fin de mes jours, étant donné qu'à proximité du front on avait coutume de fusiller, sans autre formalité et sur-le-champ, des hommes soupçonnés de faits moins évidents.

J'essayais évidemment d'expliquer rapidement et aussi clairement que possible, ce qui avait pu être la cause de l'incident, mais personne ne voulait m'écouter, sans doute que la vodka, qui aidait généralement les sous-officiers à passer la soirée, y était pour quelque chose.

Au moment même où je fus traîné devant la baraque, le sergent-major, en état d'ébriété

avancée, rentrait d'une sortie en ville. Tout chancelant, il ordonna le silence. Au milieu des accusations criées de partout, je tentai d'expliquer mon problème. Le sergent-major saisit le fusil pour l'examiner. D'une main énergique, mais maladroite, il finit par taper la crosse contre son menton.

C'est peut-être ce fait qui m'a évité le pire.

Sans doute le sergent-major était-il un peu sonné par son propre geste. Quoiqu'il en soit, il cria : « Tout le monde dans la baraque ! On verra plus tard ».

Quant au blessé, il n'avait en fait qu'une égratignure saignant abondamment, mais sans gravité.

Le matin, après examen du fusil défectueux, l'affaire fut classée.

Il faut dire que le blessé, que j'avais failli tuer, avait déjà passé plusieurs années au front sans avoir eu le moindre problème, jusqu'au jour où ----
- il a croisé mon chemin.

Je pense qu'au cours de cette nuit-là, lui et moi, nous avons eu à la fois de la chance et de la malchance.

Pour le reste, à part quelques incidents mineurs, c'était la routine à l'hôpital, mais chacun sentait déjà les signes précurseurs de la débâcle allemande en ce milieu de septembre 1944.

Entretiens, notre Oberstabsarzt ne manquait toujours pas une occasion pour se mettre en valeur en suscitant l'anxiété et la peur parmi ses subordonnés.

Alors qu'il avait déjà reçu la consigne de préparer l'évacuation de l'hôpital pour les prochains jours dans le cadre de l'abandon de l'Estonie, il tenait à jouer le héros en nous faisant creuser autour de l'enceinte de l'hôpital des tranchées et des trous d'un mètre et demi de profondeur. Ceux-ci devaient nous permettre de tenir en échec les attaquants russes.

Nous n'avons pas eu l'occasion d'entrer dans les trous, vu que l'évacuation a eu lieu avant l'arrivée des Russes le 23 septembre.

X ÉVACUATION DE REVAL

PREMIÈRE TENTATIVE DE DÉSSERTION

L'évacuation de Reval eut lieu les 22 et 23 septembre par voie maritime. Tout ce qui pouvait être transporté en matière d'équipement médical de l'hôpital était chargé sur des camions et des remorques grâce aux efforts des cinq cents prisonniers russes qui étaient détenus à ce moment

«Tribulations d'un incorrigible»

«Tribulations
d'un incorrigible»
de Georges Arnold

georges arnold

Tribulations

d'un

incorrigible



**regard sur les années
1940 à 1945**

Georges Arnold, né à Luxembourg en 1920, était étudiant en médecine (1940-1943) à Würzburg, Giessen et Tübingen et fut incorporé de force dans la Marine de guerre allemande en 1943-1944. Ses tribulations le menèrent en Europe de l'Est (Reval, Riga). Déserteur, condamné à mort, il réussit à s'échapper, traversa toute l'Allemagne pour rentrer au pays, où, rapatrié, il subit des interrogatoires de la part du C.I.C. et de la part des autorités luxembourgeoises. En tant que soldat carabin, il se montre particulièrement sensible au comportement bestial des nazis face à certaines catégories de personnes (juifs, handicapés, tirailleurs sénégalais) et témoigne de la pratique révoltante de l'euthanasie. Après la guerre, ses études terminées, il sera médecin généraliste à Larochette et, depuis 1959 à aujourd'hui, à Echternach. (C.)

udy Mach, «Le Refus. Récit d'un membre de la compagnie des Volontaires luxembourgeois», 2003, Ville d'Echternach, 2009. 53 pp. 12 euros.
r Georges Arnold, «Tribulations d'un incorrigible. regard sur les années 1940 à 1945», s. d., Ville d'Echternach, 2009. 162 pp. 15 euros. Les plaquettes peuvent être commandées auprès de Malou Hartmann, secrétaire de la Section septennaire des Enrôlés de force, 3, rue du Chemin de Fer, L-6439 Echternach.

Luxemburger Wort

Freitag, den 23. Oktober 2009



Carnet culturel

Documentaires sur la vie des Tibétains aujourd'hui

Luxembourg. Au centre culturel Abbaye de Neumünster, salle A21, est proposée ce samedi 24 octobre à 20 heures, une soirée Tibet avec Tahi Wangdi, représentant du Dalaï Lama auprès de l'Union européenne: deux films, «Laisser la peur derrière soi» et «J'avais six ans» seront suivis d'un débat. Celui-ci sera animé par Monique Paillard, des Amis du Tibet. En ouverture à 19 heures sera proposé un stand d'information avec vente d'artisanat. Informations au tél/fax 48 81 58 (soir) ou www.amis-tibet.lu.

Les Mardis de l'art: «Symbiotica»

Luxembourg. Dans le cadre des «Mardis de l'art», le Casino Luxembourg – Forum d'art contemporain invite le mardi 27 octobre à 18.30 heures à une conférence en langue anglais d'Oron Catts sur «Aesthetics of the Semi-Living: Crossing Borders of Disciplines and Species». Le conférencier présentera son laboratoire artistique «Symbiotica» basé à l'Université de Perth, Australie. Entrée libre. www.casino-luxembourg.lu.

Jan-Pallach-Requiem von Dafydd Bullock

Dudelange. Die Mosel Voices werden am Donnerstag, dem 29. Oktober, um 20 Uhr, in der Sankt-Martin-Kirche, das Jan-Pallach-Requiem von Dafydd Bullock (mit Sopran-Solistin Daniele Patz und Adrien Theato an der Orgel) und die vierstimmige Messe von William Byrd aufführen. Dirigent wird der Komponist sein. Zusätzlich auf dem Programm wird „Landscapes of Patmos“ von Petr

Après quelques moments d'hésitation, je ne pus tout de même pas résister à ma curiosité. Je soulevai la bâche pour me faire une idée de ce qui se passait autour de moi.

L'idée n'était pas bonne.

Distant d'à peine un mètre de moi, le visage plus qu'étonné d'un colosse de couleur noire en uniforme ! Il n'eut aucune difficulté à passer ses deux mains sous la bâche et à m'extraire de ma tanière comme un lapin.

Grand chambardement !

Au bout de quelques secondes, je me trouvais au milieu d'une dizaine de GIs casqués et armés de fusils. Mes deux conducteurs furent immédiatement et sans ménagement descendus de leurs sièges et emmenés dans la tente.

Quant à moi, j'ignorais complètement ce qui se passait autour de moi. Les officiers discutaient avec les soldats. Il y avait un mot, qui était toujours prononcé, CIC, dont j'ignorais absolument le sens.

Finalement deux MPs armés me prirent par les bras, me mirent sur une Jeep et partirent avec moi sans me dire un seul mot.

Lorsque nous sommes arrivés auprès d'une autre tente, je fus remis à deux autres MPs qui me chargèrent sur une deuxième voiture. J'entendis toujours prononcer le CIC, mais aucun mot à mon adresse.

La nuit était déjà tombée, lorsque nous sommes entrés dans une ville dont j'ai su plus tard qu'il s'agissait de Lunéville.

La Jeep s'arrêta quelque part devant une grande bâtisse qui présentait une large entrée sur le côté. Mes gardiens me firent descendre et me poussèrent vers l'entrée en pointant leurs fusils dans la direction de l'espace sombre derrière l'entrée.

Go ahead !

Je ne compris pas vraiment ce qu'ils voulaient de moi. Je fis quelques pas jusqu'à l'entrée pour remarquer finalement qu'à une quinzaine de mètres de là il y avait, à peine éclairé, un de ces pissoirs bien français d'où l'eau ruisselait le long du mur et où régnait une puanteur écoeurante.

Go ahead !

Une pensée me passa subitement par la tête. En une fraction de seconde, j'imaginai une scène pareille qui se serait passée au front de l'Est. C'était l'endroit idéal pour fusiller quelqu'un. Pas de grand nettoyage du mur ni du sol, une fois la besogne accomplie.

Derrière moi, toujours le « *Go ahead !* »

Ayant noté mon hésitation, l'un des GIs fit signe d'ouvrir la braguette de son propre pantalon, tout en manifestant une mine plutôt amicale. Je crus enfin comprendre ce que l'on voulait de moi.

Je m'avançai donc vers le mur pour accomplir le geste. Suite sans doute à mon état de nervosité, je dus mettre des minutes avant d'y arriver, d'autant plus qu'une autre pensée tout aussi brusque me vint à l'esprit. S'agissait-il d'une coutume dans l'Armée américaine de faire faire leur besoin aux condamnés avant de les fusiller, question d'hygiène ?

Le temps finit par passer. Aucun geste menaçant de la part de mes gardiens. Au contraire, visiblement satisfaits, ils me reconduisirent dans la Jeep pour m'emmener quelques centaines de mètres plus loin devant un large escalier menant vers un grand bâtiment, peut-être une école réquisitionnée par l'armée.

Après de nouveaux « *Go ahead, Go ahead* » je me suis retrouvé dans une salle servant de cantine, pleine de tables garnies de pains blancs, comme je n'en avais plus vus depuis de longs mois, de pots de confitures diverses, de blocs géants de beurre et de corned beef, de plats d'omelette, de Coca-Cola, de café, d'autres boissons et de beaucoup d'autres aliments. Parmi les nombreux soldats, je vis les premiers Américains mettre carrément les pieds sur la table à côté des assiettes. Quant à moi, face à ce monde inconnu, je ne savais pas quoi en penser.

Derrière moi encore un « *Go ahead !* »

Je compris que je pouvais m'asseoir et me servir. Mais au moment de toucher à ce pain blanc qui ressemblait plutôt à du gâteau de kermesse,

mon élan fut brisé net. Ne s'agissait-il pas encore d'une coutume dans l'Armée américaine d'offrir un dernier repas au délinquant, avant de l'exécuter, comme la dernière cigarette chez les Allemands ?

Toujours pas un mot d'explication de la part de mes gardiens.

J'avais fini par attirer l'attention de tous les soldats présents qui ont dû me considérer comme un intrus civil bien étrange.

Je dois dire que je mis longtemps à ingurgiter la belle bouffe offerte à discrétion, espérant différer ainsi la suite des événements. Mes deux compagnons ne semblaient d'ailleurs guère perdre patience.

Totalement rassasié, je fus de nouveau pris en charge par mes gardiens pour me conduire non pas vers un poteau d'exécution, mais simplement vers un autre bâtiment qui en fait était le siège du C. I. C. (Criminal Investigation Center) c.à.d. le siège du service de la lutte contre la criminalité et l'espionnage dans l'Armée, ce que j'ignorais bien sûr.

La maison était gardée par des sentinelles casquées en armes. A l'intérieur, nous n'avons croisé que des officiers, tous apparemment très occupés.

Je fus conduit dans l'une des salles où je fus remis entre les mains de trois officiers assis autour d'une table. Leur mission accomplie, mes gardiens partirent sans plus attendre.

Après un salut presque amical des messieurs, je fus prié de m'asseoir devant la table, sur laquelle étaient installées deux lampes à très forte luminosité dirigées sur moi. Je compris vite qu'il s'agissait de mon interrogatoire, mais je compris également les raisons de mes déplacements antérieurs sous bonne garde. Je n'aurais sans doute pas dû trouver des excuses pour interrompre un interrogatoire, si jamais il devait durer des heures.

J'avais à peine pris place que l'un des trois, sans doute le supérieur hiérarchique, se leva, dit « *Go on !* », et sortit.

Ses collègues, supposant qu'ils avaient affaire à un Français suspect ou peut-être à un Allemand, vu mon gabarit, s'adressèrent à tout hasard à moi en français avec un accent anglo-saxon.

Comme au fond, je ne me sentais coupable d'aucun méfait en dehors de mon excursion sous la bâche, je commençais à me sentir plutôt décontracté et peut-être trop peu conscient de l'aventure dans laquelle je m'étais lancé. Il s'agissait pour moi en premier lieu d'expliquer le fait que les deux soldats qui m'avaient transporté sur leur Jeep n'y étaient absolument pour rien, qu'ils ne m'avaient jamais vu ni connu et qu'ils ne devaient surtout pas avoir d'ennui à cause de moi. Une enquête dans le bistrot, où je les avais rencontrés, devait facilement confirmer mes déclarations.

Quant à l'interrogatoire proprement dit, il consistait en un certain nombre de questions relatives à mes activités au cours de périodes déterminées de mon passé. On me laissa parler sans m'interrompre, tout en prenant de temps en temps des notes.

Au bout d'une demi-heure, je remarquai qu'on me posait parfois des questions qui se rapportaient à des périodes, pour lesquelles j'avais déjà fourni des détails au début de l'interrogatoire, ceci certainement dans le but de trouver d'éventuelles contradictions.

Je ne pouvais en aucun cas avouer le fait que j'avais fait du service dans la Wehrmacht, sachant que je risquais au mieux de me retrouver dans un camp de prisonniers de guerre, au pire d'être considéré comme un espion en civil avec toutes les suites liées à un tel statut.

J'ai finalement réussi à faire croire à mes interrogateurs que j'avais passé les dernières années en Allemagne comme étudiant luxembourgeois en médecine et qu'à la suite d'une fracture de la jambe, j'y avais passé plusieurs mois à l'hôpital avant de me rendre à Colmar, pour me retrouver finalement en leur compagnie dans ce cadre un peu inaccoutumé.

A un moment donné, sans trop réfléchir et pour leur prouver ma bonne foi, je leur présentai une enveloppe fermée contenant une lettre que j'avais écrite à mon épouse Many, lorsque j'étais à

Colmar, au moment où je voulais m'engager dans les FFI (Forces Françaises de l'Intérieur) en attendant la libération de la ville par les troupes alliées. C'était en fait une lettre d'adieu que j'avais remise à la famille Bretz de Colmar pour le cas où il m'arriverait quelque chose. Comme tout s'était bien passé, je l'avais récupérée et je la portais sur moi.

Du fait que j'étais jeune marié, l'atmosphère sembla changer en ma faveur. Mes deux vis-à-vis refusèrent de lire la lettre, arguant qu'il s'agissait là d'une affaire intime et donc strictement privée.

Ce n'est que plus tard que je me rendis compte que dans la lettre j'avais fait référence à mon passé dans la Wehrmacht. Tout comme je réalisai qu'une simple fouille de mes affaires aurait fait découvrir que je portais des souliers et des sous-vêtements de l'Armée allemande et, encore plus grave, que j'avais encore sur moi mon livret militaire, le fameux *Soldbuch*.

Je pense que ce jour-là, j'ai eu encore une fois plus de chance que de discernement.

Par ailleurs, j'avais gravement abusé de la crédulité et de la foi en l'honnêteté humaine de ces spécialistes du Renseignement. J'en fais mon *mea culpa*.

La suite a été simple. Après plus d'une heure d'interrogatoire, le supérieur revint dans la

salle avec un « *what's going on ?* » La réponse d'un des inspecteurs : « *Well, he told us his story, He looks ok.* »

On imagine mon grand soulagement!

Je reçus en prime un laissez-passer de l'Armée Américaine pour me rendre à Nancy où je devais demander aux Autorités Françaises une autorisation pour me rendre à Luxembourg, étant donné que tout ce territoire était encore considéré comme zone militaire interdite aux personnes ne disposant pas d'une autorisation préalable pour y circuler.

XXII DEPART VERS LUXEMBOURG

Muni pour la première fois d'un papier officiel conforme, je me sentis enfin comme un homme libre et en règle avec la société.

J'ai passé la nuit dans un petit hôtel de Lunéville.

Le lendemain, départ en direction de Luxembourg. A Nancy, me souvenant de nos déboires avec l'Administration de Colmar, je renonçai à demander une quelconque autorisation.

Grâce à plusieurs autostops et non sans quelques accrocs, j'ai terminé mon voyage avant la

tombée de la nuit à Aumetz, près de la frontière luxembourgeoise.

Après plusieurs kilomètres à pied et après avoir attendu le changement de poste des ouvriers transfrontaliers travaillant dans la sidérurgie luxembourgeoise, je me glissai parmi eux pour me retrouver quelques minutes plus tard à Esch-sur-Alzette, où habitait mon cousin Francis Reckinger, qui, à ce moment, se trouvait toujours incarcéré dans un camp de concentration en Allemagne. Je pus loger dans sa maison, grâce à la gentillesse de son épouse et de ses enfants.

XXIII RETROUVAILLES EN FAMILLE

Le lendemain, je dus me cacher sous une couverture dans la voiture d'un ami de la famille pour me rendre à Luxembourg. En effet, l'organisation de la résistance « Union » faisait en ce moment la loi au Luxembourg et était apparemment redoutée pour sa chasse à ceux qu'elle considérait comme suspects parmi les rapatriés et notamment les enrôlés de force. Il paraît que certains membres particulièrement en colère étaient allés jusqu'à tondre publiquement quelques femmes jugées trop proches des Allemands.

Enfin les grandes retrouvailles ! C'était le bonheur. Me retrouver enfin entouré de ma famille,

ma jeune épouse, mes parents, ma sœur. Seul point noir : Lou n'était pas encore rentré. Comme je l'ai déjà signalé, Lou arriva plusieurs mois plus tard et dut être opéré d'un éclat d'obus dans la jambe.

Nous avons appris qu'après sa blessure subie au front, bien des mésaventures avaient marqué sa route.

Au cours de la retraite générale de la Wehrmacht et de la pagaille qui l'accompagnait, Lou avait réussi à se procurer un uniforme d'adjudant chef muni d'un insigne de bravoure et s'était « organisé » un cheval de selle, qui lui servait de véhicule tout en ménageant sa jambe blessée. Il profitait ainsi pendant quelque temps de l'attention particulière et du respect inaltéré de la population à l'égard d'un « combattant » héroïque en retraite blessé dans son corps et son âme.

C'était le moment de la grande débandade de l'armée allemande où Lou, tout comme des dizaines de milliers de civils et militaires, essayaient de fuir la Prusse Orientale encerclée par les Russes. Il ne leur restait qu'une seule issue, il fallait passer sur la mer gelée sous les bombardements incessants de l'aviation russe. Des centaines et des centaines de marcheurs et d'attelages bombardés s'enfoncèrent et disparurent dans la glace rompue. C'était également le moment où le fameux paquebot géant allemand Gustloff, fierté de la Marine allemande, fut attaqué et coulé par un sous-marin russe avec dix mille hommes,

femmes et enfants à bord. Il y eut à peine mille survivants.

Arrivé dans les rues de Flensburg, Lou fut ramassé et fait prisonnier par les troupes alliées. Il fut immédiatement interné dans un camp de prisonniers allemands dont l'autorité administrative et disciplinaire était déléguée aux officiers allemands.

Ne faisant aucun secret de son antipathie à l'égard de la caste militaire nazie et fort de son identité luxembourgeoise, Lou, à la suite de quelques brimades inévitables, ne trouva rien de mieux que de se plaindre des « Boches » auprès du commandement allié, lequel, à son tour, ne manqua pas de s'en entretenir avec les responsables allemands.

Il est un fait que, par principe, les gentlemen anglais se mêlaient rarement des affaires dites « internes » entre prisonniers, tant que l'ordre n'était pas troublé.

Cependant, le comportement de Lou avait fini par agacer certains prisonniers allemands qui se sentaient trahis dans leur honneur intangible de soldat allemand.

Le lendemain de la plainte, lors de l'appel de 8 heures du matin et en présence de tous les prisonniers, la lettre rédigée par Lou fut solennellement lue et traduite par un officier allemand.

L'appel à peine terminé, quelques prisonniers en fureur assurèrent Lou qu'ils viendraient le chercher à la tombée de la nuit pour le pendre haut et court.

On avait par ailleurs coutume de camoufler un tel acte en suicide d'un prisonnier désespéré.

Le hasard voulut que vers 11 heures, le même jour, une délégation de la Croix Rouge belge visita le camp.

Après avoir reçu quelques explications sur la situation délicate, dans laquelle Lou s'était manœuvré, les inspecteurs ont vite compris. Lou fut libéré vers quatre heures de l'après midi.

Fin du cauchemar. Deux jours plus tard Lou se retrouvait à Luxembourg. Il n'était pas trop tôt.

Après mon retour au pays j'avais encore deux devoirs particuliers à remplir :

Ecrire une lettre à la Sécurité Militaire de Colmar et me rendre à l'Ambassade de France pour m'excuser du départ non autorisé de Colmar et de mon voyage à travers la zone militaire interdite.

cand. med. Georges ARNOLD
41, avenue de la Fayencerie
Luxembourg - Limpertsberg

Luxembourg, le 20 mars 1945

Sécurité militaire française
COLMAR

Messieurs,

Je tiens à vous informer que j'ai recasné le territoire luxembourgeois à la date du 22 février 1945.

Étant caché comme déserteur de l'armée allemande depuis le début de décembre 1944 jusqu'au 2 février 45 à Colmar, j'y suis resté après la libération jusqu'au 13 février, dans l'espoir de pouvoir rejoindre mon pays aussi vite que possible. Vous vous rendez ma déception lorsque, le 11 février, on me fit savoir à la sécurité militaire française que, vu ma qualité de sujet luxembourgeois, il n'y avait en ce moment pas de possibilité de recrutement, mais qu'il faudrait trouver un travail à Colmar. En outre, je devrais, à l'avenir, me présenter chaque jour au commissariat de police. Cette situation pourrait durer des semaines, sinon des mois.

J'étais en ce moment-là en possession d'un laissez-passer des F.P.I. daté, je crois, du 6.2.45; de plus j'avais quelques pièces d'identité.

Je voudrais aujourd'hui m'excuser auprès de vous si, dans mon impatience, je vous ai causé des ennuis en décidant le 13.2.45 de partir sans vous en avertir et même sans votre consentement.

Plus tard, après vérification de mes papiers par le C.I.C., suivie d'un long interrogatoire j'ai pu obtenir en fin de fin un laissez-passer en règle, ce qui me permettait de rentrer à Luxembourg le 22 février 1945. Après mon retour, je me suis présenté de suite au commissariat de police et à la mission militaire à Luxembourg. J'y ai remis un rapport détaillé expliquant a.e. ma situation de Colmar et les différentes circonstances de mon voyage à Luxembourg.

Le C.I.C. à Luxbg. ayant examiné mon cas avec compréhension n'a fait savoir qu'il considérait l'affaire comme réglée. Il ne me reste donc plus qu'à obtenir encore votre consentement en cette matière. Je vous prierais de me faire savoir, si à l'avenir, je puis

de nouveau me considérer comme étant en règle vis-à-vis
de la France. Je vous assure que c'est là mon plus grand
désir.

Veuillez agréer, Messieurs, l'expression de mes
salutations les plus distinguées.

Copie de la lettre à la Sécurité Militaire de Colmar

A l'Ambassade, je fus reçu très amicalement par l'Ambassadeur en personne qui me fit savoir qu'il m'attendait déjà et qu'il s'était renseigné sur ma personne et ma famille, au sujet de laquelle il parut assez enchanté. Lorsque je lui proposai de me faire éventuellement engager dans un Service de Renseignement ou de Contre-Espionnage Français, vu mes connaissances de la langue allemande et des coutumes et des mentalités au sein de l'Armée allemande, il me remercia tout en déclinant l'offre. L'entraînement pour une telle

mission durerait au moins six mois. Jusque là, la guerre serait certainement terminée.

A ce moment-là, une affaire me causait un sérieux cas de conscience. Il me pèse toujours.

Connaissant l'existence des bombes volantes cachées encore début décembre dans l'enceinte de l'hôpital d'Eckernförde, fallait-il en informer les autorités militaires, sachant que dans ce cas les bâtiments seraient probablement bombardés, ce qui causerait la mort de centaines de malades et de blessés ? A l'inverse et en dépit de l'imprécision de ces bombes, n'allaient-elles pas causer, une fois utilisées, les mêmes malheurs en territoire allié ? Y étaient-elles toujours plus de deux mois après mon départ ?

Je n'ai pas pu me décider à livrer mes informations.

Je suis conscient du fait que même parmi mes proches tout le monde n'a pas approuvé mon attitude.

Autant que je haïssais le fanatisme militaire de nos voisins, autant j'éprouvais des difficultés à me décider à faire porter un coup mortel à des centaines d'individus malades, blessés et soignants dont un certain nombre d'amis personnels qui m'avaient aidé à préparer ma fuite.

On pourrait imaginer une situation analogue en admettant que pendant l'occupation nazie un professeur de notre lycée classique d'Echternach ait pu se réfugier en Angleterre après avoir pu constater que la cour intérieure de l'ancienne

Abbaye, c'est-à-dire du Lycée et du Pensionnat actuels, servait à cacher une douzaine de missiles V1 et V2. Quelle eut été l'attitude du professeur sachant qu'un bombardement du site devait causer la mort de centaines d'élèves, de collègues professeurs et d'habitants de la ville ? Suffirait-il, en cas d'abstention d'information, de rappeler que, dans ce cas de figure, il s'agissait de ne pas mettre en péril la vie de citoyens luxembourgeois, tout en laissant aux V1 et V2 la possibilité de faire leurs ravages ailleurs ?

XXIV INTERROGATOIRE DE RAPATRIE

Quelque temps après mon retour au pays, je reçus une convocation de la part de l'Administration qui s'occupait des rapatriés.

Un fonctionnaire chargé de me questionner au sujet de mon passé m'invita à lui fournir en particulier des détails concernant mon incorporation dans la Wehrmacht, ce que je fis volontiers. Cependant, après une dizaine de minutes et en plein récit des événements vécus, alors qu'il avait pris de nombreuses notes, le monsieur, l'air un peu ennuyé, posa son stylo, referma son bloc-notes et sur un ton passablement

irrité, conclut par les mots: « Bon, bon, cela me suffit. Si on a encore besoin de vous, on vous contactera plus tard ».

J'avais l'impression qu'il ne croyait pas un mot de ce que je lui avais raconté.

Avant de me congédier, il me posa une dernière question : « Vous n'auriez pas envie de suivre une carrière de médecin dans l'Armée Luxembourgeoise ? » J'ai répondu par la négative.

XXV REPRISE DES ETUDES

Comme il fallait maintenant essayer d'oublier tant bien que mal le passé et de penser à l'avenir, je me suis attelé à organiser mon nouveau départ dans les études médicales interrompues. C'est ainsi que je me suis inscrit à l'Université de Bruxelles où j'ai passé mes deux derniers semestres.

J'ai eu mes diplômes de docteur en médecine, docteur en accouchements et docteur en chirurgie en 1946.

Après un stage prolongé à la Maternité de Luxembourg, j'ai exercé en fin 1946 ma première activité professionnelle indépendante à la Maternité d'Ettelbrück où j'ai assuré l'intérim du

Dr. Oberlinkels, propriétaire de l'établissement et hospitalisé à Ostende à la suite d'une fracture de la jambe.

**XXVI MEDECIN GENERALISTE
A LAROCLETTE ET
ECHTERNACH**

Le premier janvier 1947, j'ouvris mon cabinet de médecine générale à Larochette où je suis resté jusqu'en 1959, date à laquelle je me suis installé à Echternach où je me trouve toujours.

Au cours de ces années, j'ai obtenu des diplômes supplémentaires de Médecine du Sport et de Médecine du Travail.

J'ai eu le plaisir et l'honneur de m'engager en politique locale ainsi que dans quelques disciplines sportives et culturelles.

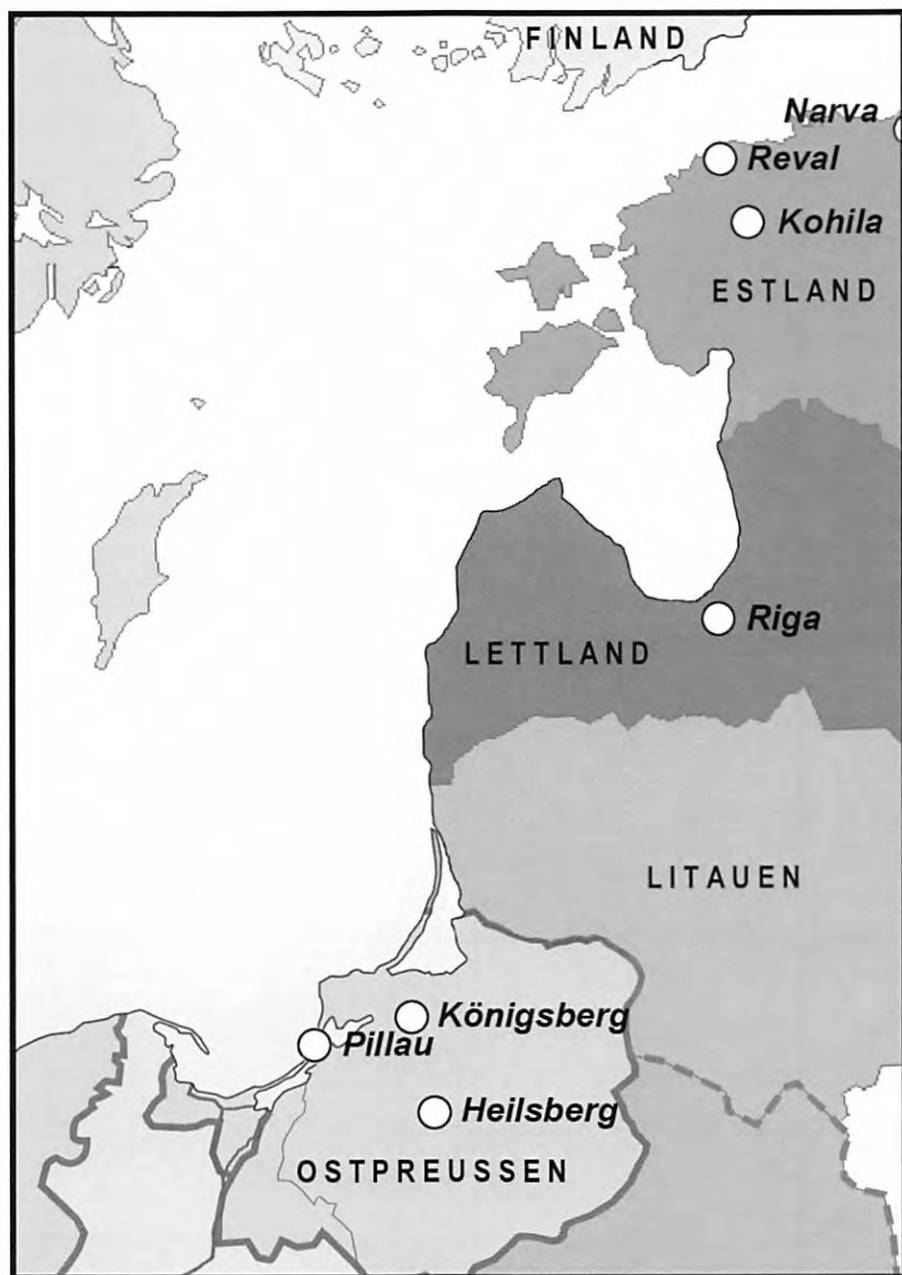
Mais j'ai surtout eu l'honneur d'assumer pendant 22 ans la présidence du Collège Médical (organisme correspondant au Conseil de l'Ordre des Médecins Français).

Je fus en outre nommé membre de la Commission Nationale d'Éthique. Si, un jour, j'y ai renoncé à contrecoeur à ma participation, c'est que je regrettais et supportais mal les difficultés et

les lenteurs excessives des débats dues souvent aux démarches philosophiques opposées et inconciliables des divers membres. Je comprenais mal que la rédaction d'une réponse claire, concrète, courageuse et surtout utile aux questions de fond posées par le Gouvernement, fut trop souvent entravée par des tergiversations et palabres à caractère idéologique.

XXVII LIEUX DES ETAPES PARCOURUES







Merci

Je voudrais vivement remercier mes proches et mes amis qui ont consacré leur temps précieux et leur savoir à m'aider à réaliser cette entreprise.

J'ai beaucoup apprécié leurs conseils, critiques et corrections qui m'ont permis de mettre au point le manuscrit grâce à leur collaboration dans la recherche, le choix et l'intégration des divers documents dans le livre.

Qu'il me soit permis de citer dans l'ordre alphabétique Christiane, Claire, Lucien, Many, Martine et Yvette.

Un merci spécial pour la contribution très professionnelle de Monsieur Mohamed Jabrane.

Toute ma gratitude à notre ami Eugène Migit, qui a consacré d'innombrables heures, après-midi et soirées à résoudre des problèmes d'ordinateur survenant toujours au mauvais moment, mais dont l'aide et la patience m'ont permis surtout la mise en page du texte, des photos et de certains documents avec toutes les modifications et corrections nécessaires. C'est à lui que je dois en particulier l'établissement des cartes géographiques concernant les lieux des étapes parcourues.

POST-SCRIPTUM

J'ai renoncé à relater dans mon récit certains faits et événements qu'il m'a été donné de suivre et qui n'auraient pas manqué d'intérêt, mais qui auraient sans doute dépassé le cadre de mes expériences personnelles. Ceci d'autant plus que certains d'entre eux ont fait l'objet de publications antérieures.

Je pense notamment aux circonstances des mises à mort de milliers d'enfants handicapés jugés « nicht lebenswert » (indignes de vivre) que j'ai vécues d'assez près par le fait que, lors de mes études à Tübingen, j'avais été régulièrement mis au courant des mesures dramatiques préparées ou déjà en voie d'exécution à l'égard de ces malheureux. C'est que la secrétaire particulière du haut responsable de la planification de cette action à Stuttgart était fiancée à l'un de mes condisciples et nous rapportait, toute désespérée, les insoutenables détails de l'arrachement aux familles et de la macabre entreprise d'extermination qui était entrain de se dérouler. Je dois dire qu'à ce moment-là, celle-ci ne suscitait aucune réaction palpable ni de la part de la population ni de la part des autorités médicales.

Je pense également aux tirailleurs sénégalais prisonniers que j'avais vus par centaines et

centaines entassés dans les trains à destination d'Allemagne, lorsque ceux-ci s'arrêtaient sur les quais de la gare de Luxembourg dès les premiers jours de l'invasion en 1940. A Tübingen, je les avais vus pendant des mois défilé sous haute garde à travers les rues pour se rendre aux différents lieux de travail qui leur avaient été assignés. A partir d'un certain moment on remarquait de moins en moins leur présence jusqu'au point de ne plus en voir. Que sont-ils devenus ? Ont-ils subi en tant que «Untermenschen » (sous-hommes) le même sort que les handicapés? Des rumeurs d'une telle extermination circulaient en effet parmi la population. Il apparaît malheureusement que, même après la guerre, leur destin n'a pas suscité d'intérêt particulier à travers le monde.

J'aurais pu évoquer parmi d'autres encore l'une ou l'autre expérience personnelle moins dramatique, mais grotesque en rapport avec la purification de la race des Seigneurs, mais il m'a finalement semblé utile d'en rester là.

On comprendra par ailleurs, pourquoi aucune propagande nazie n'a pu réveiller en moi le moindre sentiment de respect, voire d'admiration, à l'égard de cette nation fanatisée et abrutie des années quarante.



Mir wëlle bleiwen wat mir sin



1991 AUTO PORTRAIT

Nous sommes là devant un récit qui, en plus de relater des faits authentiques, contient tous les « ingrédients » qui en font un récit captivant : suspense et humour. On lit les *tribulations...* comme on lit un roman en pensant que cela peut être une bonne matière pour un film historique. Et on est d'autant plus heureux de savoir que le personnage en question, après tant de péripéties hasardeuses, a pu s'en sortir indemne voire plus fort après avoir vécu de son côté un des chapitres les plus paroxystiques de l'histoire de l'humanité.

C'est vous dire tout le plaisir que j'ai eu d'être parmi les tout premiers à lire ce récit qui, en plus de son utilité de témoignage, a tout pour plaire à quiconque l'aurait lu.

*Prof. Mohamed Jabrane
Quebec*

«Tribulations d'un incorrigible»

«Tribulations d'un incorrigible»
regard sur les années 1940 à 1945

georges arnold

Tribulations

d'un

incorrigible



**regard sur les années
1940 à 1945**

Georges Arnold, né à Luxembourg en 1920, était étudiant en médecine (1940-1943) à Würzburg, Giessen et Tübingen et fut incorporé de force dans la Marine de guerre allemande en 1943-1944. Ses tribulations le menèrent en Europe de l'Est (Reval, Riga). Déserteur, condamné à mort, il réussit à s'échapper, traversa toute l'Allemagne pour rentrer au pays, où, rapatrié, il subit des interrogatoires de la part du C.I.C. et de la part des autorités luxembourgeoises. En tant que soldat carabin, il se montre particulièrement sensible au comportement bestial des nazis face à certaines catégories de personnes (juifs, handicapés, tirailleurs sénégalais) et témoigne de la pratique révoltante de l'euthanasie. Après la guerre, ses études terminées, il sera médecin généraliste à Larochette et, depuis 1959 à aujourd'hui, à Echternach. (C.)

udy Mach, «Le Refus. Récit d'un membre de la compagnie des Volontaires luxembourgeois», 2003, Ville d'Echternach, 2009. 53 pp. 12 euros.
r Georges Arnold, «Tribulations d'un incorrigible. regard sur les années 1940 à 1945», s. d., Ville d'Echternach, 2009. 162 pp. 15 euros. Les plaquettes peuvent être commandées auprès de Malou Hartmann, secrétaire de la Section septennaire des Enrôlés de force, 3, rue du Chemin de Fer, L-6439 Echternach.